



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

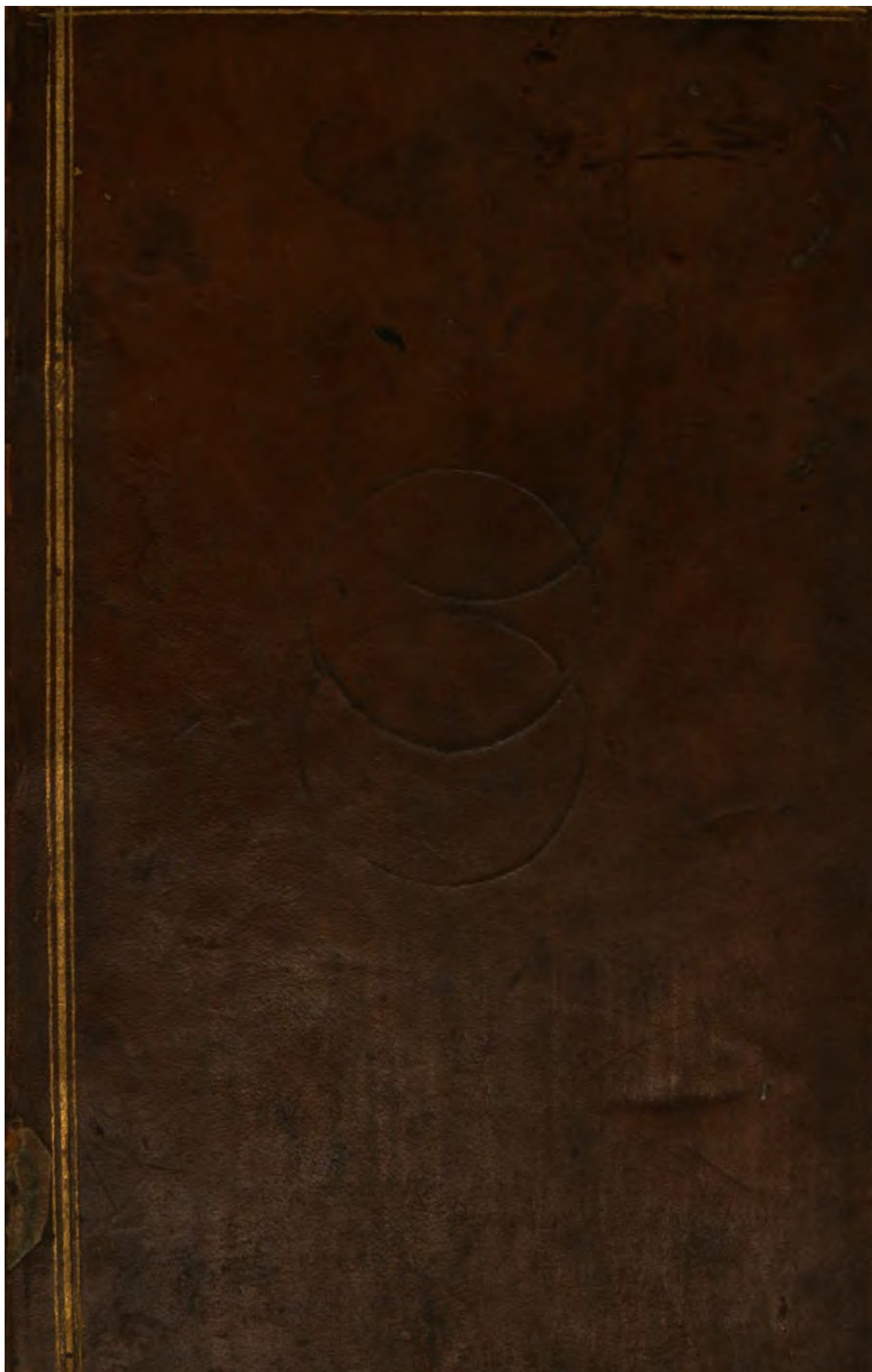
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 626

OXFORD

1909





£20

Rare

Pierre Sylvain MARECHAL

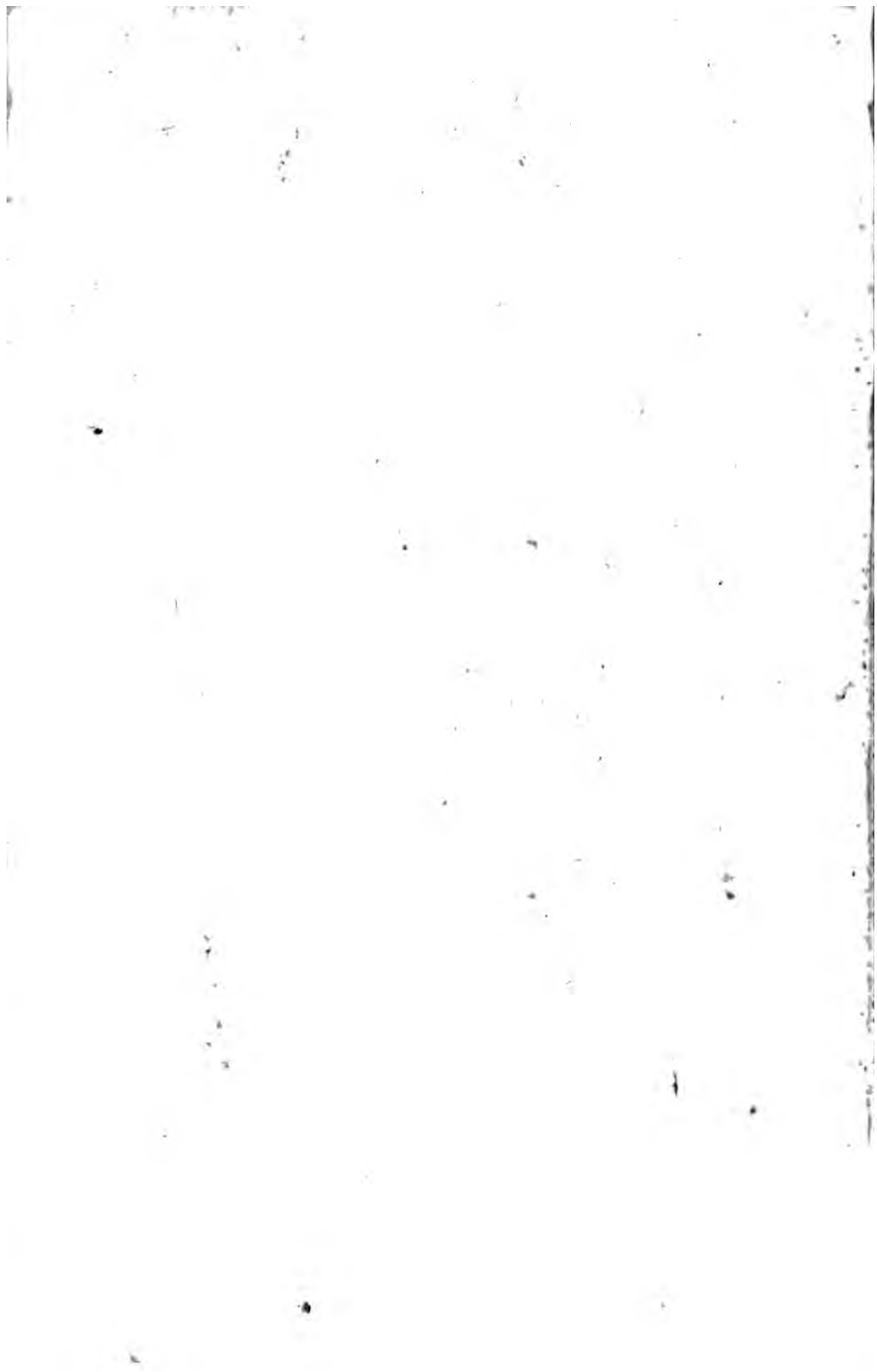
1st edition.

MMF 82.29

NOT in BM }
Bibl Nat } 1st ed
or Annual }

Half title is
parted down
& covered
by 2nd blank leaf.

B7c has no section.





On dit qu'il fut un Temps appelé l'AGE D'OR,
Où l'on sacrifioit à la Vérité nue,
Où marchoit d'un pas sûr l'Innocence ingénue :
Pour les cœurs Vertueux ce Temps existe encor.

L'AGE D'OR,
RECUEIL
DE CONTES PASTORAUX;
PAR LE BERGER SYLVAIN.



A MITYLENE;
Et à Paris,

Chez GUILLOT, Libraire de MONSIEUR,
rue de la Harpe, au-dessus de celle des Mathurins.

1782.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

O toi qui veux goûter la félicité pure !
Loin des grandes cités , aux champs prends ton effort.
On trouve dans les champs (plus près de la Nature)
Les restes précieux du paisible AGE D'OR.

QUE voit-on dans les villes ? des Palais pompeux & souvent sans goût ; on y foule un sol durci par un pavé fatigant & boueux ; des ruisseaux fangeux & fétides y semblent être l'élément de ceux qui les franchissent. Il faut fuir devant des coursiers rapides , attelés à des chars bruyans. On y fréquente des Spectacles où l'on s'est fait une loi de défigurer la Nature ; on y voit par-tout des Temples desservis par l'Intérêt ; des Tribunaux où l'on égorge juridiquement ; des

Jardins alignés qui font bâiller , quand on s'y promene seul , & qui dans les jours d'étiquette révoltent par un luxe sans pudeur. A chaque pas on y rencontre des Négocians trompeurs , une Soldatesque grossiere , une Populace abrutie. Les Femmes y ont tous les vices des Hommes , & les Hommes tous ceux des Femmes.

Un ciel serein , des ruisseaux purs , des gazons qui délassent le voyageur , & reposent les yeux ; le chant varié de mille oiseaux ; les travaux du bœuf docile ; le lait de la vache bienfaisante ; la toison des troupeaux aussi doux qu'elle ; la fraîcheur des bois ; le parfum & l'éclat des fleurs ; la saveur des fruits ; le spectacle sublime du lever du soleil ; le calme attendrissant du soir ; la santé , la joie , le contentement , la paix , qui

P R É F A C E. 7

se communiquent aux trois règnes de la Nature : tout invite l'homme à venir aux Champs, & tout devoit l'y retenir.

Extrait du Livre de tous les âges, ou du Pibrac moderne, par P. Silvain Maréchal. Paris, 1779, in-12°, p. 157. 158.

A P O L O G U E.

LE SCEPTRE ET LA HOULETTE.

Au choix de l'amateur tenté de leur emplette,
Un sceptre étoit en vente auprès d'une houlette
Un Sage, qui les vit, choisit le plus léger;
On les pesa tous deux : le Sage fut BERGER.

N. B. Ce Recueil de Contes est l'ouvrage d'un Berger. Les gens de goût ne s'en appercevront peut-être que trop aux négligences & à la rusticité du style : ce n'est pas pour eux qu'on publie ce Livre. On n'en propose la lecture qu'aux jeunes hommes que les plaisirs de la capitale n'ont pas encore blâsés , aux femmes qui ont pu conserver cette fleur de sensibilité que le séjour des grandes villes a sitôt flétrie. La mere de famille peut mettre ce recueil entre les mains de ses enfans. La vierge la plus chaste pourra fixer ses regards sur les tableaux qu'il contient. S'ils ne sont pas tous peints avec esprit ; s'ils n'offrent point ces effets piquants qui ont tant de charmes pour les amateurs exercés : ils pourront du moins intéresser par l'innocence des sujets, & la pureté des couleurs.

CONTES PASTORAUX.

LE RELIQUAIRE.

ZULMIS & Daphné s'aimoient, comme on aime dans les idylles de Théocrite, dans les églogues de Virgile, & dans les pastorales de Gessner. Ils s'aimoient, comme on aime, quand on nous défend d'aimer : & en effet leurs parens s'opposoient de toute leur autorité à l'union de leurs cœurs.

Quatre grandes fêtes se célébroient tous les ans dans le hameau. Au milieu de l'hiver on consacroit trois jours entiers à l'Amitié ; on avoit choisi le tems le plus fâcheux de l'année pour apprendre que l'infortune étoit la pierre de touche des amis. Pendant l'automne & ses récoltes, on fêtoit la divinité qui préside à la Reconnoissance : on avoit saisi le moment du bienfait pour en rendre grâce à la Nature. Le premier de Mai étoit la grande solemnité de

l'Amour. Dans l'été on avoit cru devoir aussi sanctifier l'Hyménée, & donner un air de fête à l'état des époux; c'étoit ordinairement pendant les cinq jours que duroit cette fête qu'on contractoit les mariages. Un temple rustique qui n'avoit point de porte de derriere, à l'exemple des autres temples de l'antiquité, offroit, sur un autel couvert de roses & chargé d'épis, une belle statue représentant une figure humaine qui avoit les deux sexes. Au pied du Dieu de l'hyménée étoit placé un vase transparent, contenant la cendre des deux époux les plus fideles morts dans l'année. Les jeunes mariés & ceux qui aspiroient à le devenir bientôt étoient admis à baiser ce Reliquaire sacré, qu'un Pontife approchoit tour-à-tour de leurs levres.

Zulmis & Daphné ne manquerent pas d'assister à cette cérémonie auguste, ainsi que tous les autres habitans du hameau remarquable par sa population. Après un signal convenu, la jeune Bergere de son côté se mit sur les rangs & se présenta pour baiser à son tour le saint Reliquaire; ce qu'elle fit très-réligieuse-

ment, mais non fans rougir beaucoup. Après un nouveau geste Zulmis, de l'autre part, lui succéda immédiatement, & posa ses levres au même endroit précisément ou Daphné avoit placé sa bouche. Cet endroit étoit remarquable par les traces humides & ternes qu'y avoit laissé l'haleine pure & embrasée de Daphné. Zulmis y fixe avec complaisance ses levres brûlantes, leve ses yeux troublés sur la statue de l'hymen, les détourne sur Daphné, qui ne s'étoit pas beaucoup écartée, & reporte plus d'une fois encore ses levres sur le vase cinéraire & à la même place : il lui échappa même deux larmes qui tomberent dessus.. Témoin de cette scène attendrissante, le Pontife (c'étoit un vieillard bon & sensible) ne resta point indifférent. Malgré la gravité de son ministère, il ne put cacher son émotion; il suspendit ses fonctions, fit signe au peuple d'interrompre ses hymnes, se recueillit un moment dans le sanctuaire avec les deux amans qu'il interrogea complaisamment; puis usant des droits que lui donnoit sa place, il éleva la

main vers l'assemblée, appella les deux familles du couple qu'il couvroit de son manteau, & après avoir feint un moment les transports d'un Hierophante inspiré, il dit: Ecoutez-moi, peuple ! Pendant que Zulmis & Daphné baïsoient respectueusement l'urne sacrée, j'ai senti la cendre qu'elle renferme se réchauffer entre mes mains. Une voix, qui ne pouvoit être entendue que de moi seul, est sortie de cette urne muette, & m'a parlé ainsi : Pontife, si tu ne mets pas la main de Daphné dans celle de Zulmis, crains le courroux de deux Divinités puissantes. Sache que l'Amour lui-même a recommandé ces deux cœurs à son frere l'Hyménée. Unis-les sur le champ; & malheur aux hommes qui voudroient rompre ce que les Dieux ont joint!... Par cette pieuse fraude, (puissent les Prêtres ne s'en permettre jamais de plus criminelles!) Zulmis & Daphné devinrent époux; & leurs familles se hâtèrent de ratifier une union qu'ils crurent l'ouvrage du ciel.

LES DEUX VOYAGEUSES.

DEUX Bergeres, élevées ensemble, amies dès la première enfance, n'avoient vu encore, l'une que quinze printems, l'autre seize. Elles se nommoient Cloé & Zelmire. Un Berger, de leur famille, revenu des pays lointains, avoit raconté le soir, à la veillée d'automne, tous les détails curieux de son voyage. Cloé & Zelmire s'enflamerent à son récit du desir de voir aussi le monde & les merveilles qu'on en disoit: elles se communiquèrent leur petit projet. Un jour Cloé dit à Zelmire :

Nous n'avons encore rien vu. Nous ne connoissons que le château du Seigneur, son parc qui est si triste, ses fêtes qui ne le sont gueres moins. Si nous voyagions aussi ?... Si nous perdions de vue le clocher de notre hameau. Nous sommes jeunes; nous savons courir; marchons tant que terre pourra nous porter.

Z E L M I R E.

Tu as raison, ma bonne amie; au moins, quand nous reviendrons, nous serons savantes; nous nous ferons écouter à la veillée, & on ne s'endormira pas à nos récits; cela vaudra mieux que des contes de fée.

C L O É.

Eh bien ! partons. . . . Mais nos parens seront inquiets de nous; ils auront du chagrin.

Z E L M I R E.

Mais aussi, comme ils seront joyeux, quand ils nous verront revenir !

C L O É.

Oui ! Mais ils ne nous laisseront pas partir.

Z E L M I R E.

Tu crois.

C L O É.

Je le crains. . . Au reste, nous pouvons nous en aller sans leur dire, pendant une belle nuit.

Z E L M I R E.

Ils nous poursuivront.

C L O É.

Nous courrerons plus vite qu'eux.

Z E L M I R E.

Si on nous reconnoît, on nous fera arrêter.

C L O É.

Nous nous déguiserons en Bergers , avec
les habits de nos freres.

Z E L M I R E.

C'est bien imaginé.

C L O É.

Allons...

Z E L M I R E.

Comment vivrons-nous ?

C L O É.

Comment vivent les petits oiseaux ? Les
hirondelles qui voyagent tous les ans , ne
meurent pas de faim.

ZELMIRE.

Si on nous attaque, comme il est arrivé à Silvandré. Si les hommes viennent à nous reconnoître pour des Bergeres . . . Les hommes en veulent aux Bergeres.

CLOÉ.

Bien déguifées & courant toujours, va! nous n'avons rien à craindre. Moi, je défie qu'on devine qui je suis, quand j'aurai la tête enfoncée sous le grand chapeau de mon frere . . . Allons, ma chere, aux premiers beaux jours il faut partir.

ZELMIRE.

Tu me donnes du courage.

Dès l'aube du premier beau jour de Mai, nos deux pélerines mettent leur projet à exécution. Elles se déguifent, quittent leur chapeau de paille; à leurs houlettes substituent un bâton, n'oublent point de garnir leur panetière, & partent gaiement.

A peine ont - elles perdu de vue leur hameau , qu'elles deviennent un moment rêveuses & inquiettes. Mais une bande d'hirondelles , qu'elles virent passer au dessus de leurs têtes, dissipa ce moment de tristesse. Après quelques heures de marche, plusieurs sentiers se présentèrent à elles à la fois; elles s'arrêterent un moment, incertaines de celui qu'elles choisiroient. Un jeune enfant s'offrit à leur rencontre & leur dit: Bonjour, belles Voyageuses! que cherchez-vous? êtes-vous égarées? je vais vous remettre dans votre chemin; où allez-vous? Nous n'avons point de but fixe (dit l'une des deux, étonnée qu'on eut deviné son sexe); nous voyageons pour le plaisir de voyager... Le monde est bien grand à ce qu'il paroît (reprit l'autre); nous voulons en connoître les merveilles. Le jeune enfant leur répliqua aussitôt: N'allez pas plus loin, aimables Bergeres; venez à ce bassin, & fixés vos yeux sur l'onde paisible qu'il renferme: le monde entier vous offrira peu de merveilles comparables à votre image. Les deux jeunes Bergeres rougirent

beaucoup à ce doux compliment , se laissèrent guider vers le bassin , & ne purent se refuser à se pencher sur l'onde paisible qui leur répéta leurs traits ; mais elles revinrent bientôt à elles & à leur premier projet. Un moment , leur dit encore le petit flatteur en les arrêtant ; j'ai deux compagnons de voyage à vous proposer : & à l'instant parurent deux jeunes Bergers , qui , depuis quelque tems , aimoient en secret Cloé & Zelmire. Amour les avoit prévenu sur le voyage précipité de leurs Bergeres : on fit peu de difficultés. Cloé & Zelmire étoient dans un âge & dans une saison peu propres à refuser l'Amour ; on chemina encore quelque tems : la nuit vint , il fallut s'arrêter. On se réfugia dans un vieux Temple abandonné ; c'étoit celui de l'Hymen. Amour voulut bien y passer la nuit avec les deux couples. Le lendemain , les deux Voyageuses furent guerries de leur curiosité , & ne se soucierent pas d'aller plus loin.

LA LANTERNE MAGIQUE.

C'ÉTOIT la fête du hameau. L'office divin étoit fini, & le temple fermé. Sur la principale place, à l'ombre d'un orme aussi vieux que le sol qu'il couvroit, toute la jeunesse étoit rassemblée & se livroit à la joie jusqu'à l'entrée de la nuit. A l'écart, un oiseau innocent suspendu au haut d'une perche attendoit le coup mortel. D'un autre côté, une énorme balance apprenoit aux amans lequel d'entr'eux étoit le plus léger. Une foule de marchands étaloient leurs bijoux ; & c'est-là que l'Amour donnoit & recevoit ses enjeux. Mais ce qui fixoit surtout la multitude, c'étoit une optique, qu'un Opérateur avoit montée pour attirer la foule & donner plus de vogue à ses remèdes. Il falloit attendre son tour avant d'être admis à poser l'œil sur l'une des deux petites ouvertures, au travers de laquelle le villageois ébahi ne se lassoit point d'admirer les merveilles que l'Empyrique verbeux détaillait avec emphase. Pour rendre

ce spectacle ambulant encore plus difficile à aborder, on avoit eu soin de tirer un ample rideau pardevant; & c'étoit sous cette toile qu'il falloit se placer, & où l'on ne pouvoit être admis que deux à la fois pour assister aux différentes scènes de l'intérieur.

Lucas & Lucette s'aimoient depuis long-tems; mais une vive querelle survenue entre leurs parens les avoit éloignés à jamais l'un de l'autre. La mere de la Bergerette la surveilloit sans cesse; & le pere du Berger lui avoit défendu, de toute son autorité, de chercher à parler à Lucette. Tous deux ne manquerent pas de se trouver à la fête; mais chacun au milieu de sa famille. Lucette, à l'arrivée de l'optique, montra la curiosité naturelle à son sexe. On lui donna ce plaisir, foible dédommagement de la contrainte où on la tenoit: elle courut donc sous le rideau placer son œil à la petite fenêtré de la Lanterne Magique. Lucas, qui de son côté nourrissoit toujours quelqu'espoir, avoit l'œil au guet: ses regards se porterent sur l'optique, & bientôt il

apperçut au bas du rideau un pied qui ne pouvoit appartenir qu'à sa Bergere. Lucette , de toutes les filles du village , avoit la jambe la plus fine ; & Lucas le savoit. A peine l'a-t-il reconnue , qu'il s'échappe d'auprès de son pere occupé à jurer un coup de boule , perce la foule , aborde l'Opérateur , lui demande la premiere place vacante pour le double du prix , l'obtient à la force , & se trouve tout près de sa jeune amie. Amour seul fait ce que nos deux Amans se dirent , les sermens qu'ils se firent , les gages qu'ils s'en donnerent. Ils ne virent , ils n'entendirent rien de ce que leur expliquoit l'empyrique ; ils ne virent point *comme quoi* la Belle au bois dormant fut surprise par le jeune Prince ; *comme quoi* la Belle Magdelonne s'enfuit avec Pierre de Provence , son preux Chevalier ; *comme quoi* , &c.

Il fallut qu'on les avertit trois fois qu'il n'y avoit plus rien à voir. La mere de Lucette , & le pere de Lucas attendoient leur tour , chacun de son côté. Nos deux amans sortirent enfin ; Lucette baissoit les yeux ; Lucas étoit d'une

joie inexprimable. Surpris par leurs parens , ils se jetterent à leurs genoux , en se tenant par la main : cette scène attira des spectateurs ; on fut touché de leur constance , de l'innocence de leurs amours. On plaisanta beaucoup sur cette aventure ; on intercèda pour ceux qui en étoient les héros. Les parens , vaincus eux-mêmes , ne purent se refuser à leur pardonner , à les unir. Ce couple heureux fit un présent au Maître de la Lanterne Magique ; mais la mere de Lucette , qui avoit encore d'autres filles , lui défendit d'y mettre un rideau à l'avenir.

LA CEINTURE DES GRACES.

DANS une contrée, voisine du temple de Gnide, habitoit un peuple innocent : la garde des troupeaux & l'agriculture faisoient son unique occupation. Il s'étoit interdit le commerce & les arts qui éloignent trop des mœurs champêtres. Il vivoit sans ambition & par conséquent sans crimes. Un code patriarcal, dicté par la nature, le maintenoit dans la plus parfaite concorde. Ce peuple, fier dans sa simplicité, pensoit que l'homme ne pouvoit, sans se dégrader, obéir à un autre homme qu'à son pere.

Chaque semaine, tous les habitans du canton se rassembloient pour exécuter quelques danses religieuses, & chanter en chœur quelques hymnes en l'honneur des divinités des champs. Pan étoit le premier de leurs Dieux, comme l'emblème de la Nature universelle. Sylvain, Palès, Cérès, Pomone, Bacchus, les Grâces & leur Mere, & sur-tout l'Amour,

étoient les autres objets de leur culte. Leur culte étoit si pur, si naïf, que les Divinités dont ils célébroient la fête descendoient parfois au milieu d'eux, recevoient eux-mêmes les prémices de leurs fruits, & se plaisoient à partager leur joie & leurs plaisirs.

On célébroit la veillée de Vénus . . . Les chants sacrés, les cérémonies mystérieuses étoient finis, & on venoit d'ouvrir les danses. Vénus elle-même, qui aime tant le plaisir, quitta secrettement Gnide, & ornée de la ceinture des Grâces qui l'accompagnoient, daigna faire jouir de sa présence les habitans de ce lieu fortuné. Quand elle parut, les danses s'animerent, les Bergeres oublièrent leur lassitude; les Bergers s'empresserent de former un cercle autour de leur souveraine & de la couvrir de fleurs. Vénus fut si satisfaite de l'empressement & du zele qu'on lui marquoit, qu'oubliant sa divinité, & excitée par son jeune Fils, elle voulut bien se mêler parmi les différens groupes & danser.

Rosalba touchoit à ses quinze ans; & aux
dons

dons de la nature, sa mere avoit encore ajouté ceux d'une éducation soignée. Une seule chose lui manquoit ; c'étoit ce *je ne sais quoi*, qui donne un prix aux autres qualités, ce charme qui plaît & qu'on ne sauroit définir. La mere de Rosalba attendoit le moment où elle pourroit couronner son ouvrage. Elle n'eut pas plutôt su que Vénus elle-même étoit de la fête, parée de la ceinture des Grâces, qu'elle se hâta d'y mener sa fille. Placée dans un coin du vaste berceau où se faisoient les danses, elle suivoit tous les pas, tous les mouvemens de la Reine de Gnide. L'amour maternel lui faisoit méditer une espece de sacrilège. Au milieu d'une danse animée & rapide, elle s'apperçoit que Vénus avoit laissé détacher sa ceinture ; elle se glisse avec toute l'adresse d'une mere tendre, & dans un moment où tous les yeux étoient fixés sur un pas difficile qu'exécutoit la Déesse, elle lui dérobe sa ceinture, court en faire don à sa fille bien-aimée ; & sans craindre les suites d'un tel larcin, elle la lui attache elle-même.

Vénus ne fut pas long-tems fans s'appercevoir de ce qui lui manquoit. On fut encore moins long - tems à remarquer que Vénus n'avoit plus la ceinture des Grâces. Cythérée précipite son départ, dont on se douta à peine. Tous les Bergers crurent la voir encore dans la personne de la jeune Rosalba. L'Amour lui-même laissa partir sa Mere, & vint se fixer auprès de la Bergere. La mere de Rosalba lui avoua son stratagême : Amour sourit, se chargea d'appaifer Vénus, & d'en obtenir le pardon en faveur de la tendresse maternelle. Conseillée par l'Amour, Rosalba fit aussitôt choix d'un Berger ; & au printems prochain l'Hyménée invita les Grâces à ses nôces. Rosalba leur rendit leur ceinture ; mais les Grâces, en la reprenant, lui conserverent le charme qui y étoit attaché.

LA LUNETTE D'APPROCHE.

O N étoit dans le tems le plus incommode de l'année; dans ce tems fâcheux qui fait sentir à la fois & les derniers plaisirs de la belle saison & les premières rigueurs de l'hiver. La terre épuisée ne fournissoit presque plus de sève aux arbres & aux plantes. Les prairies n'offroient plus qu'un léger tapis d'un verd pâle & interrompu en plus d'un endroit; & la vigne, dépouillée la dernière de ses trésors tardifs, n'avoit plus pour cacher son bois tortueux, que quelques feuilles flétries, jaunâtres & prêtes à la quitter au moindre souffle du vent déjà froid.

Lycas remarquoit avec regret ces divers changemens de la nature : Lucette qu'il ne pouvoit voir qu'aux champs, alloit lui être ravie pendant la longue saison des frimats.

Lucette en auroit ressenti un chagrin aussi grand, si l'heureux hazard n'eût favorisé ses tendres amours.

Elle trouva un de ces instrumens composés de plusieurs longs tubes , qui , placés les uns dans les autres , éloignent ou rapprochent deux verres posés à leur extrémité , au moyen desquels on croit toucher de la main , ce que l'œil , sans leur secours , ne pourroit pas même soupçonner.

Le premier soin de la Bergere curieuse fut d'en chercher l'usage qu'elle n'ignora pas long-tems. « Quoi ! (s'écria-t-elle alors , toute surprise) ». Lycas n'est encore qu'à ce ro-
» sier , & je le distingue déjà. ! » Elle baïsa avec transport un instrument aussi utile ; mais elle ne le montra pas au Berger ; elle avoit ses intentions.

L'hiver faisoit sentir à Lycas le prix des trois autres saisons ; mais Lucette n'en étoit pas moins gaie. L'aurore paresseuse se montreroit à peine que la jeune Bergere , sans oublier son meuble précieux , couroit à la petite fenêtre de sa chaumière , & passoit des heures entières à contempler la Bergerie éloignée de Lycas , à épier le moment de la sortie du Ber-

ger : tous les matins il venoit assidûment tendre les bras vers la cabane de Lucette qui ne paroïssoit cependant à ses yeux qu'un léger brouillard. Lucette, munie de son nouvel instrument, observoit ses moindres gestes, ne perdoit pas un de ses plus petits mouvemens. Quand elle ne voyoit plus Lycas, elle prenoit plaisir à compter le nombre des jeunes arbrisseaux qu'il élevoit pour elle autour de son habitation. Alors, son imagination vivement frappée rendoit présent à son esprit l'avenir le plus flatteur. « Sous ce berceau . . . (se » disoit-elle avec émotion) mais dans le » tems il sera couvert d'un feuillage plus » épais . . . sous ce berceau, je pourrai dire » librement à Lycas : *Que tu m'es cher !* je » l'entendrai aussi me répondre : *Que je » t'aime !* alors, il nous fera permis de tra- » vailler ensemble, de nous asseoir à la même » table, de reposer sous le même toit ».

Un jour elle apperçut un oiseau qui cherchant jusqu'aux portes des bergeries la subsistance que lui refusoit la campagne couverte de

neige, s'étoit laissé prendre à un piège adroitement tendu. Quelques momens après, elle vit Lycas qui tout joyeux accouroit une cage à la main. La jeune Lycoris voisine du Berger, épioit Lycas qu'elle aimoit aussi : elle lui demande l'oiseau. Lycoris étoit belle ; Lucette trembla d'avoir une rivale ; mais qu'elle fut bien rassurée, lorsqu'elle vit Lycoris rentrer sans l'oiseau & toute confuse. « Sans doute, (se dit-elle en elle-même) « c'est à moi » qu'il le destine ; il m'aime toujours ; il » m'aime toute seule. Ah ! que n'ai-je pu » entendre aussi ce qu'il disoit à Lycoris, & les » reproches de cette Bergere ! . . . Lycas, je » te promets, en récompense, au moins » deux baisers ».

Le printems de retour ramene avec lui les oiseaux dans les bois, & les troupeaux dans les pâturages. Fidelle à ses tendres engagements, Lucette donne à Lycas les baisers promis. Quelle agréable surprise pour le Berger qui, jusqu'alors, n'avoit pu en avoir qu'un seul ; encore, l'avoit-il dérobé ! « Mais toi, quand

» me donneras-tu cet oiseau que tu pris au
 » piège . . . ? (lui dit la Bergere) Tu paroiss
 » étonné . . . j: fais tout, » (continua-t-elle
 avec un gracieux sourire.) « Il n'a pu ap-
 » prendre encore que ton nom ; (lui répondit
 » Lycas,) je voudrois qu'il put dire : *Lu-*
 » *cette , je t'aime ! . . .* mais qui a pu t'inf-
 » truire de cela ? — J'étois auprès de toi.
 » — De moi ? — Oui . . . & de Lycoris . . .
 » Tiens , Lycas prend cet instrument . . place
 » ton œil , là . . non ; de l'autre côté . . .
 » — Je ne m'étonne plus . . . , , s'écria le
 Berger enchanté , après avoir connu l'avan-
 tage de ce nouvel objet ; & il voulut le garder.
 Lucette s'y opposa . . en se débattant l'un &
 l'autre , la lunette échappe de leurs mains ; le
 verre tomba sur la pointe d'un caillou , & se
 cassa.

Mais aux vendanges prochaines , l'Hymen
 les consola de cet accident , en leur permettant
 de se voir sans le secours d'une lunette d'ap-
 proche.

LA DOUBLE PRIERE EXAUCÉE.

Uⁿ riche Berger fit un jour un pèlerinage au Temple de Gnide, pour demander à la Divinité de ce lieu célèbre le cœur d'une Bergere trop long-tems rebelle à ses desirs. Il y fit vœu, s'il l'obtenoit pour compagne, de bâtir une Chapelle en l'honneur de l'Hymen & de l'Amour réconciliés. De retour dans ses foyers, celle qu'il aimoit, touchée de sa persévérance, lui en accorda enfin le prix, en lui donnant sa main. Aussitôt après leur heureuse union le petit temple fut en effet construit, au fond d'une vallée riante & sur la rive d'un fleuve peu rapide : c'étoit une petite grotte presque sans art. Au milieu, s'élevoit un petit autel de gazon. Un Berger adroit consacra ses heures de loisirs à tirer d'un vieux tronc d'arbre le groupe de deux Divinités. Il représenta fort naturellement l'Amour embrassant l'Hymen avec cordialité : il ne leur donna à tous deux pour attributs qu'une seule couronne & qu'un

seul flambeau. Ce petit monument champêtre fut bien-tôt connu, & courru de tous les environs; on y venoit aussi de très-loin, & en très-peu d'années il fut chargé d'*ex-voto*.

Dans le même canton étoit un Berger jeune encore; sensible, mais timide; modeste, osant peu & ne sachant que soupirer; il avoit peut-être trop négligé l'art de plaire; né aimant, il auroit pu avec quelques soins devenir plus aimable: mais d'ailleurs possédant une belle ame, un bon cœur, un caractère doux; il avoit les sentimens élevés: jamais il n'avoit violé les devoirs de la piété filiale, de l'amitié, de la fraternité ni de l'hospitalité. Il étoit bienfaisant; prêt à faire des sacrifices, il en auroit fait, pour épargner un moment de peine au gardien de son troupeau, à son chien fidèle. Il faisoit aussi des chansons que les Bergères aimoient à répéter, & quelquefois à retenir: tel étoit Philene. Ne pouvant supporter le vuide de son cœur, sollicité par la nature, il résolut enfin de s'adresser aux Divinités de la grotte, pour obtenir, par leur médiation, ce

qu'il n'osoit espérer , en s'adressant directement aux Bergeres. Philene avoit un esprit religieux , & rendoit un culte assidu aux Dieux des pasteurs ; mais jamais il ne leur offroit de victimes ensanglantées ; jamais il ne souilla ses mains dans les entrailles des tendres agneaux ; jamais la tourterelle innocente ne palpita de crainte entre ses doigts. C'étoit toujours dans son sein qu'elle venoit se réfugier ; ses offrandes étoient simples & pures comme ses mœurs.

Pendant une belle soirée d'automne, Philene dans une douce rêverie, s'achemine vers la grotte de l'Hymen & de l'Amour, & s'arrêtant à l'une des deux entrées, il adressa en soupirant cette fervente priere à l'Amour :

Dieu des Bergers sensibles , Amour ! j'ai quelques droits à tes bienfaits. Il en est tems ! Donne-moi le prix de tout ce que j'ai fait pour toi. Ai-j: passé un seul matin sans t'adresser mon hymne journalier ? Dans tout le hameau mes chansons disposent le cœur des jeunes Bergeres , & plus d'un amant peut-être me doit son bonheur : fais enfin le mien. Ma jeu-

nessé se consume en vains desirs. Je n'ai point encore de pastourelle à qui j'aie le droit de dire : *Toi !* La feuille des arbres ne tombe qu'en automne : je dessèche dans mon printemps. Amour ! fais-moi rencontrer une Bergere plus aimante encore qu'aimable ; elle aura les prémices de mon cœur ; que j'aye aussi celles du sien ! qu'elle aime sa mere , elle sera aimée de ses enfans ! Qu'elle ait des graces , je la dispense de la beauté : que son caractère soit celui de la bonté ; je la dispense des agrémens de l'esprit. Que sa voix douce porte à l'ame ; que ses yeux tendres & languissans peignent la sensibilité ; que le sourire ingénu embellisse sa bouche ; & que le charme de l'innocence décore son front ; que la simplicité préside à sa parure ; qu'elle trouve ses plaisirs dans ses devoirs, & que la gaieté préside aux soins les plus pénibles de son ménage. Amour, si tu me trouves le modele de ce portrait, je fais vœu de suspendre dans ton temple la ceinture de celle que tu m'auras donné pour compagne.

Philene , sa priere achevée, posa son of-
frande (c'étoit un tourtereau) sur l'autel ,
qu'il arrosa d'un lait pur couvert de roses
effeuillées.

Philene pria avec tant d'onction qu'il ne
s'apperçut pas qu'à l'autre entrée du temple
une jeune Bergere s'étoit présentée, avec les
mêmes desseins, presqu'au commencement de
sa dévote oraison , & s'étoit plu à le fixer &
à l'entendre. Cette Bergere se nommoit Hélène ;
elle étoit dans l'âge où le cœur s'éveille aux
douces invitations de la nature. Sa blonde
chevelure lui voiloit une partie du sein , sans
le cacher : elle étoit mieux que belle ; tous ses
traits étoient aimables ; & pour la peindre
d'un seul coup de crayon , elle paroissoit le
modele de la figure qu'avoit dessinée Philene
dans son invocation. Il ne s'apperçut qu'elle
étoit là que lorsqu'il l'entendit faire à son
tour, au Dieu de l'Hymen , sa petite oraison.

Dieu des Bergeres sensibles, Hymenée, place
à mes côtés un Berger franc & loyal ; qu'il
sache aimer, je le dispense d'être agréable. Que

je



Je voie briller dans ses yeux le feu pur d'une ardeur légitime ! qu'il soit bon ami , il sera tendre époux ; qu'il ait le cœur sur ses levres ; qu'il soit sensible à l'harmonie ; qu'il ait des goûts paisibles , sans être froid ; qu'il soit vif , sans être volage ; qu'il aime la vie douce qu'on mene aux champs ; que les plaisirs de la nature soient pour lui les plus touchans , après ceux de l'Hymenée ! Hymen , si tu m'envoie un tel Berger ; je te promets , le jour de notre union , de te couronner avec les roses vierges qui ceignent ma tête.

Hélène , en finissant sa priere , plaça sur l'autre bout de l'autel une tourterelle sans tache. Le ramier qu'avoit offert Philene vola aussitôt vers l'offrande d'Hélène ; & ce couple amoureux se becqueta tendrement à la vue du Berger & de la Bergere , moins étonnés qu'attendris de cette scène.

L'analogie de leurs prieres , le lieu où ils se rencontroient , la présence des deux Divinités , les caresses des deux oiseaux , & plus que tout cela encore , cette sympathie qui n'est une

chimere que pour les ames indifférentes ou froides; toutes ces circonstances réunies frappèrent l'esprit & le cœur du Berger & de la Bergere. Ils n'hésiterent point à regarder cette rencontre heureuse comme une suite de leurs prieres. Philene & Hélene se donnerent aussitôt la main; un tendre mais chaste baiser, pris & rendu devant l'autel; mit le sceau à leur union. Philene détacha la ceinture de la Bergere, & la déposa aux pieds de l'Amour. Hélene plaça sa couronne de roses blanches sur la tête de l'Hymenée; & le soir du lendemain les vit époux.

L'aventure de la double priere exaucée fit du bruit; & depuis ce tems, tous les Bergers & toutes les Bergeres ne manquent pas de faire un petit pèlerinage à la Chapelle de l'Amour & de l'Hymen reconciliés.

LES DEUX RIVAUX.

MYRTHÉ avoit promis un baiser à son cher Lycas. Amour, pour qui rien n'étoit caché de ce qui se passoit entr'eux, porta envie au bonheur du Berger, & résolut de le partager avec lui . . . Il se dépouille aussitôt de sa divinité & n'oublie rien qui puisse le faire ressembler à Lycas. Il quitte ses aîles, abandonne son arc, ses flèches, & ne prend dans la main qu'une houlette. Les Grâces lui firent même une guirlande de fleurs pareille à celle que la Bergere avoit donnée depuis peu à son bien-aimé.

Ainsi déguisé, Amour prévient Lycas & se présente aux yeux de Myrthé, qui, loin de rien soupçonner, s'empresse encore davantage à couronner la vive ardeur qu'elle remarque en son Berger. Amour avoit encore la bouche sur celle de la Bergere & se reconnoissoit plus que jamais pour le Dieu de la volupté, quand son rival arriva. Quel spectacle pour Lycas ! . . .

LYCAS.

Myrthé, est-ce ainsi que tu m'es fidèle? . . .
pourquoi me promettre ce que tu réservais à
d'autres?

AMOUR.

C'est à moi qu'elle a promis . . . Myrthé,
ma tendre Myrthé aimeroit-elle un autre que
Lycas?

LYCAS,

Et . . . qui suis-je donc?

MYRTHÉ (*ingénuément*).

Quoi ! tu serois aussi Lycas ?

AMOUR.

Non ! il t'en impose ; mais ce qu'il ne
pourra feindre , tu connois mon cœur : tu
viens d'en éprouver la tendresse, L'Amour ne
t'en dit-il pas assez ?

LYCAS.

Ah ! chère Myrthé, aurois-tu oublié que

nous nous aimions aussi ? Qu'il fût un tems où tu craignois même de me perdre ; où toujours appréhendant que je ne fusse volage (tu m'étois fidele alors), tu gravas sur ma houlette nos deux noms. Pourquoi tant de soins ? Myrthé ne m'aime plus.

A M O U R.

Ne t'y trompe pas , Bergere ! Il m'aura dérobé ma houlette & en aura imité les chiffres amoureux.

L Y C A S.

Le fourbe ! Peut-être osera-t-il en dire autant de la guirlande ?

A M O U R.

Sans doute. Tu la reconnois, Myrthé ?

L Y C A S.

Dieux ! peut-on être trompeur à ce point.

A M O U R.

Lycas , cesse de feindre si long-tems.

Bergers, modérez vos transports, & répondez-moi. Que j'apprenne qui de vous est mon Lycas. Lycas étoit hier seul avec moi sous le berceau de pampre : celui de vous qui me dira ce qui s'y est passé doit être mon Lycas.

L Y C A S.

Ah, Myrthé! ces doux momens ne sortiront jamais de ma mémoire. Ils feroient à présent mon bonheur, si (comme tu me le dis alors), tu m'eusses aimé toujours.

A M O U R.

Ah, Myrthé! que mes oreilles demeureront long-tems frappées de ces douces paroles : « oui ! Lycas, je serai toujours à toi ».

L Y C A S.

Tu pris alors ma main & . . .

A M O U R (*l'interrompant*).

Et l'humectas de tes larmes.

L Y C A S.

Je pris aussi la tienne, &

AMOUR (*l'interrompant*).

Et la posai tendrement sur mon sein.

LYCAS.

Mais que tu me rendis triste lorsque

AMOUR (*l'interrompant*).

Lorsque tu me refusas un baiser.

LYCAS & L'AMOUR (*ensemble*).

Que je fus gai, lorsque peu de tems après tu
me le réservas pour cette heure !

MYRTHE.

Bergers, c'en est trop . . . L'oserai-je dire ?
Vous m'êtes chers tous deux : tous deux avez
des droits sur mon cœur . . . pour tous deux
je sens qu'il s'intéresse, s'attendrit.

(*à Lycas*)

En toi je vois Lycas.

(*à l'Amour*).

En toi je reconnois mon Berger, je vois aussi
Lycas . . . mais que puis-je faire ? je n'ai qu'un

cœur. Un cœur peut-il se partager? Cependant . . . quel mystère ! . . . Hier, je ne voyois qu'un Lycas. Je n'entendois qu'une seule voix. Lycas, un seul Lycas soupiroit à mes côtés, m'appelloit sa Bergere . . .

A M O U R.

Désabuse-toi, tendre Myrthé, nous y étions tous deux.

Lycas, n'en sois pas jaloux : tu n'as pour rival . . . que l'Amour.

Et il reprit sa forme naturelle.

L A M I L I C E.

LA guerre avide a bientôt moissonné la foible jeunesse des grandes villes. Infatiable , elle cherche encore des ministres & des victimes parmi les robustes habitans de la campagne paisible. Deja le clairon bruyant & la trompette éclatante font retentir les échos étonnés, & cesser les accords touchans du flageolet & de la douce musette. Les troupeaux bélans fuient sans guide devant de fiers coursiers qui les effraient par leurs hennissemens. Le taureau vigoureux passe à d'autres maîtres & change de travaux : il ne traînera plus la charue bienfaisante ; il ne tracera plus de sillons nourriciers : destiné désormais pour les camps, il y transportera des chariots chargés d'armes homicides. Le farouche soldat se disperse dans les champs & foule d'un pied profane les trésors sacrés de la terre. Les cruels enfans de Bellone forcent le Berger innocent de se rendre complice de leurs fureurs en

les partageant. Ils brisent sa foible houlette & l'instruisent à manier le glaive meurtrier. Sa main pure osoit à peine répandre le sang de ses agneaux ; il faut bientôt , qu'à l'exemple de ces barbares , il verse avec intrépidité le sang de ses semblables mais les armes manquent aux guerriers trop nombreux. La lourde coignée , la faux tranchante , & toi aussi , soc respectable ! tous ces instrumens si utiles sont brisés sous le marteau & deviennent aussi dangereux qu'ils étoient bienfaisans.

Emile étoit l'unique appui , le seul espoir d'un pere infirme , de deux enfans à peine nés , & de sa jeune épouse prête à lui en donner un troisième. Tout , jusqu'à ce jour fatal , avoit répondu à ses justes vœux & surpassé ses espérances. La santé étoit le prix de ses travaux ; & l'amour de sa famille , celui de ses vertus.

A peine étoit-il sorti du hameau pour achever le sillon commencé la veille , qu'effrayé par le spectacle nouveau qui frappe ses yeux , il rentre en tremblant dans sa demeure . . .
« O mon pere ! tendre épouse ! chers enfans. »

qu'allons-nous devenir ? On va me séparer de vous. Les grandes villes épuisées par les combats précédens ne suffisent plus aux guerres qu'elles ont encore à soutenir. Tandis que nous irons porter & recevoir le trépas hors de notre patrie , notre absence causera celui de nos familles . . . Foibles enfans , que ne pouvez-vous me remplacer auprès de votre mere ! .. Hélas ! si le tems avoit multiplié vos forces avec vos jours , vous lui seriez ravis. On vous enleveroit aussi avec votre pere . . . Cruels ! (continua-t-il , en s'adressant à une troupe de guerriers qui venoient le chercher) ; Cruels ! .. ce vieillard , ces enfans , leur mere malheureusement féconde encore , vont périr , si vous les privez de mon bras : & ce bras ? . . . que pourra-t il faire de plus aux ennemis. Loin de servir mon pays , je travaillerai à leur triomphe : je mourrai moi-même . . . & cette famille éteinte auroit pu lui donner un peuple entier de citoyens . . . Aurois-je jamais cru que je me repentirois un jour d'être fils , époux & pere ?

On l'entraîne , malgré ses justes plaintes. En vain sa femme & ses enfans l'environnent , le pressent au milieu d'eux , s'efforcent de le retenir dans leurs foibles bras ; on l'arrache de leur sein : ils veulent le suivre ; on les menace : ils sont séparés , peut-être , pour toujours. A peine Emile peut-il jeter en s'en allant un dernier regard sur ce qu'il a de plus cher : déjà bien éloigné , il tourne encore les yeux sur son habitation , sur son hameau , comme s'il pressentoit le désastre que son absence devoit y causer.

Pendant trois ans la guerre le retient hors de sa patrie : son sang coule pour elle : il garde même de sa valeur une preuve funeste. L'ennemi , dans un choc , le blesse dangereusement , & le met hors d'état de fournir dans la suite l'étendue de sa pénible carrière. Inutile à l'armée , on lui permet , pour récompense , de retourner à son champ. Il oublie tous ses maux en se rapprochant de sa famille. Il tressaille de joie en découvrant de loin le hameau qui lui a donné naissance , où il espere retrouver le bonheur.

bonheur A peine est-il reconnu de ses compatriotes. On l'entoure ; on lui fait mille questions à la fois ; on examine ses vêtemens fouillés de sang & percés de coups. A peine Emile leur répond-il ; il s'arrache à leurs importunités & court à son habitation. . . . que son œil méconnoît . . . Quelques débris épars çà & là & couverts de ronces est tout ce qu'il en reste. Il croit s'être égaré. Il demande & craint des éclaircissemens . . . Privé de ses secours, n'en pouvant obtenir d'autrui, son pere étoit péri de besoin. Son épouse avoit perdu la vie en voulant la donner : & ses deux enfans , dispersés sur les routes , attendant leur subsistance de la compassion publique , méconnus même de leur pere , en avoient obtenu le pain des pauvres.

A ces nouvelles, Emile déjà affoibli par son voyage long & précipité , tombe sur les ruines de sa chaumiere , & meurt en souhaitant à sa patrie les maux qu'elle lui causoit.

LA TAILLE.

AMOUR avoit uni sous les loix d'un heureux Hymen la vertueuse Alcine & le sage Mirtil ; mais l'infortune vint éprouver ces tendres époux. De nombreux troupeaux leur furent enlevés par une cruelle maladie : un souffle glacial fit avorter , dans leur naissance , leurs précieuses moissons : la grêle désola leur vigne & les frustra de toute espérance.

Dépouillé de tout , le robuste Mirtil avoit eu déjà recours à la seule ressource qui lui restoit. Ses bras forts & nerveux , employés aux travaux d'autrui , lui fournissoient de quoi soutenir sa chere famille. Alcine l'avoit rendu pere de deux enfans.

Au milieu de tous ces revers , ils étoient encore heureux ; la Vertu suffit pour l'être : de leurs infortunes mêmes , ils savoient tirer de quoi ajouter encore à leur bonheur. L'amour conjugal , loin d'y perdre de ses feux , n'en

devint que plus ardent. Le malheur les rendit plus chers encore l'un à l'autre. Sans de telles épreuves, ils n'auroient point su combien ils s'aimoient. Aussi jamais Alcine n'avoit paru si belle aux yeux de Mirtil ; jamais ils n'avoient été si vertueux ; jamais aussi ils ne s'étoient tant aimés.

Tous les jours, après son travail, à ses heures de relâche, Mirtil voloit rejoindre sa tendre moitié. Assis alors près d'elle, devant son triste foyer, sous le chaume de sa pauvre habitation, & balançant sur ses genoux un de ses enfans, tandis que l'autre étoit suspendu à la mamelle de sa mere, il oublioit ses fatigues, ou ne se les rappelloit qu'avec plaisir. Alors rien ne l'inquiétoit ; le présent seul l'occupoit : suis-je donc si malheureux ? (se disoit-il, en revenant goûter les mêmes douceurs, après les mêmes travaux) ; Alcine m'attend ; je vais la voir accourir au-devant de moi & précipiter les pas encore tardifs & incertains de son premier né pour me rejoindre plutôt : je vais sentir son sein palpiter contre le mien : je

regagnerai ma chaumière entre ses bras ; j'y trouverai un repas tout préparé ; je le partagerai avec elle : avec elle je goûterai les douceurs d'un repos tranquille : un doux baiser m'avertira le lendemain que l'heure du travail approche. Je la quitterai encore une fois, mais pour la rejoindre encore une fois. Suis-je donc si malheureux ?

Non, cher Mirtil (reprenoit Alcine d'un air attendri), le Ciel nous est encore assez propice, puisqu'il nous conserve l'un à l'autre. Qu'il nous ait enlevé nos biens, il nous laisse à nous-mêmes. Pourrions-nous être sensibles à toute autre perte ?

La vue de leurs aimables enfans ne leur apportoit pas moins de consolations. Combien ils étoient touchés de l'embarras qu'ils remarquoient en eux, quand ils vouloient leur exprimer en bégayant leur tendresse & comme les dédommager de leurs peines & de leurs soins par mille caresses ! Qu'ils prenoient de plaisir à prévenir leurs désirs ingenus, à diriger leurs goûts naissans, à descendre même jusqu'à leurs

petits jeux ! Que Mirtil étoit content lorsqu'il sentoit les mains tendres & débiles de ses enfans s'efforcer à l'envi de presser les siennes endurcies par les travaux les plus rudes ! Alcine ne se sentoit pas d'aïse quand son plus jeune enfant passoit ses petits bras autour de son col & posoit ses levres sur sa bouche , comme pour la remercier du bienfait qu'il venoit d'en recevoir !

Ainsi , ces deux époux faisoient servir leur mauvaise fortune à leur bonheur. Mais de plus grands coups les mettent à de plus cruelles épreuves.

Mirtil étoit débiteur d'une année de taille ; & le collecteur avoit été son rival malheureux auprès d'Alcine , avant son mariage.

Chrysas (c'étoit le nom de ce Collecteur riche & dur), arrive , avec une cohorte , au séjour de l'indigence qu'habitoit Mirtil. La porte en étoit ouverte ; & déjà ses gens avides menaçoient tout. Chrysas ne les suivit pas aussitôt. Le spectacle qui s'offroit à lui , devint une barrière qu'il n'osa franchir d'a-

bord. La vue d'Alcine , en réveillant sa passion , suspendit son ressentiment.

Effrayée de tout ce qui se passoit , la tremblante Alcine s'étoit jettée entre les bras de son époux. Son sein , demi - nu , offroit alors à un de ses enfans la premiere nourriture de l'homme ; tandis que son autre fils sommeilloit paisiblement auprès d'elle. Son visage pâle n'en étoit devenu que plus intéressant. Ses yeux languissans & abattus erroient avec inquiétude de son époux sur ses enfans , de ses enfans sur leur pere. Des larmes pressées en sortoient avec abondance , & achevoient de peindre cette scène touchante.

La cohorte qui secundoit Chrysas , lui rappelle bientôt l'objet de sa démarche. Il permet , pour ainsi dire , malgré lui , à ses gens de s'emparer du peu que contenoit cette demeure. A peine a-t-il parlé que tout devient la proie de leurs mains avides : tout fut enlevé ; la maison se trouva vuide en un instant.

Ces inhumains poufferent même leur acharnement jusqu'à se saisir d'un vaisseau de terre

dans lequel chauffoient les alimens des deux enfans ; renverserent sans égards ce qu'il contenoit, & l'emportèrent.

Alcine tomba évanouie. Mirtil jettant un noir regard sur Chryfas s'écria : prends-leur plutôt la vie. . . La douleur ne lui permit pas d'en dire davantage. Alcine, revenue un peu de son faiffement, se précipite aux pieds de Chryfas, en lui difant : si votre cœur est sensible, quels objets plus capables de l'émouvoir? .. Alcine à genoux, les bras tendus, le visage mouillé de larmes, les yeux baiffés, une tendre rougeur sur le front, offroit en même tems le fpectacle le plus attendriffant.

Chryfas n'y put réfifter. Il répondit à l'époufe de Mirtil, en fe hâtant de la relever : n'en doutez pas, belle Alcine, vous m'avez toujours été chere. Je veux aujourd'hui finir vos peines.

Se pourroit-il! . . . Le digne mortel ! dit Alcine, en ferrant la main de fon époux . . . Mes chers enfans ! voici votre bienfaiteur . . . nous lui devons tout . . . Homme généreux . . .

Chryfas osa concevoir de flatteuses espérances de la circonstance présente ; il croit même pouvoir en profiter dans l'instant où Mirtil s'échappe pour courir après ses ravisseurs. S'approchant de plus près : belle Alcine (lui dit-il, d'une voix basse mais passionnée) ; belle Alcine , sensible à mes bienfaits, sois-le encore à mon fidele amour C'est à ces conditions, que . . . mais tu pâlis . . . & demeure interdite ; pourrais-tu balancer . . . ton choix ne doit-il pas être fait . . .

Il l'est aussi , lui répondit Alcine. Puis courant se jeter entre les bras de son époux : soyons malheureux , cher Mirtil , nous ne pourrions cesser de l'être qu'en cessant d'être innocens. Nos biens nous coûteroient notre vertu. Ah ! cruelle alternative ! Tendre époux, chers enfans ! un crime vous sauveroit ; mon innocence vous perd. Vous cessez d'être pour moi , ou je me rends indigne de vous Périssions, victimes de nos devoirs ; pourrions-nous vivre pour en rougir.

Un morne silence suivit ce discours. Chryfas

tomba comme en extase. Son cœur, jeune encore, n'avoit pu parvenir à cette dureté qui résiste à tout : le remords avoit encore prise sur lui. Il revint enfin de sa revêrie, & s'écria, en frappant sa poitrine : que la Vertu est puissante ! elle triomphe même de l'amour. Respectable couple, rassurez-vous ; votre conduite va régler la mienne : j'admire votre fidélité. Je déteste plus que vous, peut-être, l'outrage que je vous ai fait : permettez-moi de le réparer ; mon bonheur dépend désormais du vôtre ; que je puisse y contribuer ! Vos biens vous seront restitués avec une portion des miens : puisse-je mériter un jour votre estime !

Alcine & Mirtil n'en devinrent que plus attachés l'un à l'autre ; n'en devinrent que plus heureux.

LE BANQUET DES VIERGES.

UN homme riche & sa femme s'étoient retirés dans un hameau pour y finir leurs jours au sein de la nature & de la bienfaisance : ils ne tarderent pas à être regardés comme les Dieux tutélaires du village ; & ils durent à leur vie privée de n'être désignés que sous le nom de Philemon & Baucis. Ils s'étoient partagés leurs bonnes - œuvres : Philemon veilloit au bonheur des villageois ; Baucis s'occupoit du bien-être de leurs femmes & de leurs filles.

Elle avoit appris par les lectures , que lui faisoit son époux pendant les longues soirées d'hiver, qu'autrefois des Sages, au nombre de sept , se réunissoient , & pendant un repas frugal conversoient sur des sujets intéressans & instructifs. Ce trait d'histoire lui inspira un projet qui mériteroit peut-être d'être imité.

Elle institua trois jours de fête qui devoient avoir lieu après les travaux de la moisson & avant ceux des vendanges. Tous les ans, sous

une longue treille en berceau, elle rassembloit l'éélite des filles du hameau, autour d'une table servie par leurs meres & par Baucis elle-même à leur tête. Ce festin s'appella le *Banquet des Vierges*. Nul homme n'avoit droit d'y assister, & les avenues du berceau leur étoient interdites. C'est là qu'en liberté, sous les yeux de leurs meres & de leur bienfaitrice, chaque conviée pouvoit donner l'effor à son babil aimable, que même on provoquoit; mais le sujet des conversations étoit donné. Baucis les interrogeoit avec bonté sur leurs devoirs de fille; sur leurs prétentions à des devoirs plus importants encore & non moins doux. On descendoit à tous les détails domestiques; il falloit que chacune des convives pût répondre à tout; les loix du bon ordre, celles de l'économie, l'amour du travail, les travaux intérieurs dans chaque saison, &c. il falloit que leur réponse sur tous ces objets annonçât qu'il étoit tems de mettre à la tête d'un ménage celle qui en connoissoit si bien les devoirs & les droits, les charges & les plai-

ſirs. Ces trois banquets étoient prolongés juſqu'à la nuit ; mais leur durée paroifſoit encore trop courte. Les meres , pendant ces trois jours , ſuſpendoient leur autorité , ne préſidoient point à la parure de leurs filles , & ne veilloient que de loin à leurs démarches. On déſiroit ſavoir d'avance ce qu'elles deviendroient , abandonnées à elles - mêmes , ſous les loix de l'Hymenée.

A la fin du troiſieme banquet , les meres , & Baucis à leur tête , ſe retiroient à l'écart pour former une eſpece de petit ſénat. C'eſt-là qu'on examinoit avec intégrité celles des jeunes convives qui paroifſoient les plus dignes d'être mariées. La déciſion prononcée à la pluralité des voix , on la faiſoit confirmer par Philemon & les peres. Puis les villageois ſe rasſembloient tous à l'entrée du berceau ; & chaque Bergere choiſie recevoit pour prix de ſa bonne conduite , l'époux que ſon cœur lui avoit déjà désigné. Pour épargner l'embarras de l'aveu , les meres donnoient préalablement à leurs filles une roſe qui n'étoit pas encore épanouie ;
les

les jeunes Bergers étoient placés en haie devant les peres; les Bergeres, en sortant une à une de la treille & en passant devant eux, laissoient tomber de leur sein leur bouton de rose au pied de l'heureux jeune-homme qu'elles aimoient déjà. Ainsi se faisoient les mariages, que le Pasteur du lieu, après les vendanges, ratifioit tous à la fois au pied des autels.

Le Berger qui avoit obtenu ainsi sa Bergere, ne manquoit pas de s'en prévaloir & de dire: ma femme fut du Banquet des Vierges.

N. B. Methodius Martyr, & Evêque de Tyr, au commencement du quatrieme siecle, fit en grec un Traité sur la Virginité, intitulé: *Festin des Vierges*.

On verra que je n'ai que le titre de commun avec ce Prélat origéniste & peu orthodoxe.

L'ARBRE DE NOCES.

LISIAS & Myrthé voyoient enfin luire la veille du jour le plus beau de leur vie , le jour de leur Hymen.

Retirés à l'écart , le jeune Berger dit à sa Bergere : « chere épouse ! il m'est enfin permis » de t'appeller de ce nom. Il y a quelques » jours , je n'en connoissois pas de plus » doux que celui d'amante ; cet instant m'a » détrompé ».

Sa bien-aimée ne répond que par son embarras.

Lisias continue : « ma tendre épouse ! que » je te fasse part d'un projet que l'amour m'a » sans doute inspiré ! Que cet instant , donné » pour notre félicité , soit marqué par notre » reconnoissance ! Laissons-en un monument » durable ; éternisons s'il se peut sa mémoire. » J'éleve avec le plus grand soin un jeune ar- » brisseau que je destinois à ce jour : allons le » chercher , Myrthé , & plantons-le de nos

» propres mains , à l'endroit le plus agréable
» de notre habitation : il croîtra avec notre
» amour ; il en fera le témoin , le garant &
» la gloire ».

Et ils coururent aussitôt le chercher : avec quelle ardeur Lifias préparoit la terre à le recevoir ! « Je prétends (disoit Myrthé , toutefois d'un air timide) ; « je veux , cher époux , » seconder & partager tes soins ». L'arbrisseau planté , ils chanterent en son honneur cet hymne que Lifias avoit médité.

Bel Arbrisseau ! planté sous les auspices de l'amour , grandis sous ceux de l'hymenée. Perpétue pendant des siècles la tendresse de deux époux fideles , & apprends à nos neveux le bonheur de leurs premiers parens : que nous leur servions de modeles , comme ils vont nous servir d'émulation ! Jeune arbre ! sois reconnoissant de nos soins. Pousse en même tems des rejettons nombreux & de profondes racines. Couvre-nous bientôt du plus épais feuillage . . . aucun arbre ne nous fera plus cher ! Qu'aucun aussi ne te surpasse

en grandeur , en force , en fécondité ! Tige foible encore , mais précieuse , deviens au plutôt un tronc vigoureux : crois en assurance ; la hache meurtrière n'approchera jamais de ta souche sacrée. Cruel hiver ! épargne notre ami. Garde-toi de glacer sa sève abondante. Que les zéphirs badins viennent en agiter mollement les rameaux ondoyans , & faire entendre leur léger murmure parmi ses feuilles frémissantes. Et vous , jeunes oiseaux , accourez , tous , de tout côté ! venez vous béquetter sur ses branches ; chantez - y notre ivresse ; goûtez-y nos plaisirs. Toi , sur-tout , tendre colombe , viens-y répéter tes plaintes voluptueuses ! O notre cher arbrisseau ! puissions-nous un jour environnés de nos descendans nombreux , puissions-nous en chantant , venir nous reposer sous ton ombrage , & y renouveler ces mêmes vœux.

Nos amans devinrent époux. Sortis du temple & suivis d'une foule de joyeux amis , ils se rendent au festin préparé , que l'on quitta bientôt pour prendre le plaisir de la danse.

L'arbrisseau nouvellement planté en déterminant le lieu; & on en félicita les heureux cultivateurs.

Il fut dans peu couvert de fleurs & chargé de fruits. Il devint dans la suite l'orgueil de la contrée; & nos époux, fideles à leurs tendres engagements, ne laisserent passer aucune année sans rappeler & fêter sa mémoire. Leurs nombreux enfans les imiterent.

Cet arbre, que l'on appelle l'*Arbre des Noces*, subsiste toujours: on dit même que plus d'un couple stérile, après avoir reposé quelque tems sous son ombre merveilleuse, ont ramené la fécondité dans leurs maisons.

N. B. A Ypres, ville des Pays-Bas, il existe une coutume qui a quelque rapport avec le sujet de ce Conte Pastoral. Quand une fille vient au monde, le pere, pour peu qu'il soit aisé, lui assure sa dot le jour de sa naissance, en plantant un millier d'arbres très petits, de l'espece qu'on nomme *Ypreaux*: en sorte que sa fille, à l'âge de vingt ans, se trouve propriétaire de vingt à trente mille livres. Cette coutume mériteroit sans doute d'être mieux connue & plus imitée.

TABLEAU D'UNE MATINÉE CHAMPÊTRE

OU

LA NAISSANCE D'UN FILS.

LE jour a chassé la nuit & invite le Travail à revenir dans les champs dont il est le bienfaiteur . . . Il arrive , monté sur un taureau vigoureux ; d'une main endurcie , il tient la corne recourbée de l'animal docile , & balance de l'autre le hoyau pesant. La force circule dans ses membres nerveux ; la santé brille sur son front bruni. Sa voix mâle retentit au loin ; les échos aiment à se la renvoyer dans le creux sonore des rochers. Sur les pas de son fils la terre fait germer ses plus riches trésors. Il est suivi d'une jeunesse florissante qui sort du hameau & va d'un pied léger reprendre en chantant ses diverses occupations.

Portant sous son bras la provision de la journée , & se frottant la paupière encore pesante & à demi-fermée , le Laboureur regagne son champ & demande au ciel un tems pro-

pice. Sa moitié fidele, debout sur le seuil de sa chaumiere, le suit des yeux & l'ayant enfin perdu de vue, elle rentre pour mettre l'ordre dans son petit ménage, & présenter une mamelle abondante au plus jeune de ses enfans : pendant que son époux, entouré & suivi du reste de la naissante famille, fourit à ses jeux innocens, & commence un long fillon avec plus d'ardeur & moins de peine.

Marchant d'un pas plus grave, le Bucheron robuste, sa lourde coignée sur ses larges épaules, s'enfoncé dans le plus épais d'une forêt antique, & y cherche la souche d'un vieux chêne, dont la veille, après mille efforts, il a abattu le tronc immense.

Le Vigneron suit dans sa marche le cours des nuages ; & guidé par des observations souvent trompeuses, il réforme dans sa tête l'ordre des saisons, & décide dès le matin ce qui doit se passer pendant le reste du jour. Qu'il est triste lorsqu'un vent du midi soufflant autour de lui son haleine de feu, est aux prises avec celui du nord, & semble lui annoncer un

combat funeste dont ses vignes seront les victimes innocentes.

Les Bergers de leur côté se hâtent de sortir leurs troupeaux pour les conduire dans les plus gras pâturages. Les brebis & leurs agneaux, précédés du fier bélier, les suivent en bêlant, & laissent sur leur route un nuage de poussière. Les chiens vigilans tournent cent fois autour de leurs maîtres, & mangent dans leurs mains quelques restes de la veille. On arrive enfin à la prairie, & le Berger, quitte de ses devoirs, pense à ses plaisirs, prend sa flûte & va rejoindre sa Bergere.

Le laborieux Atis, qu'un hymen récent unissoit à Sophie, préparoit ses instrumens rustiques : ils ne se munissoit d'aucune provision. Depuis quelque tems il revenoit prendre ses repas auprès de sa jeune épouse ; il en attendoit de jour en jour le premier fruit de leur tendresse mutuelle. Qui les auroit vus sur le seuil de leur cabane se faire leurs tendres adieux, auroit cru qu'il se quittoient pour des mois entiers, & ils devoient se rejoindre vers le milieu de la journée.

Ils se tenoient encore étroitement embrasés, lorsque Sophie, vaincue par la douleur, se laisse tomber dans les bras de son époux effrayé : les voisins accourent & s'empresseent autour d'elle. Atis, hors de lui-même, n'est capable de rien ; mais que ses alarmes furent bientôt dissipées ! Son épouse devenoit mere & lui donnoit un fils. Avec quelle ardeur il le prend dans ses bras ! comme il le serre contre son sein ! comme il le couvre de baisers ! Moments de la jouissance , vous ne fûtes pas plus chers à son cœur ! La nature lui fait goûter autant de plaisir que l'amour. D'une voix qu'interrompt souvent le sentiment de son bonheur, il s'écrie : heureux époux, il me manquoit encore d'être heureux pere . . . Bienfaisante Nature , je te rends grace ; tu combles mes souhaits : tu me donnes un fils ; veille sur cet enfant ; ne fais luire pour lui que de beaux jours... forme son ame à la vertu, Que les premiers mouvemens de son cœur soient les élans de la reconnoissance ! Que sa tendresse filiale égale , s'il se peut , l'amour paternel ! Qu'il devienne

un jour l'appui de son pere , la joie de sa mere & l'honneur de sa famille . . . Je crois l'entendre déjà prononcer les noms de Sophie & d'Atis ; je crois le voir lever ses petits bras vers moi , & de ses levres pures presser tendrement la bouche innocente de ma chaste moitié. Mais croissant bientôt en force , comme en âge , il partagera dans peu , il allégera nos travaux ; il prolongera dans la suite & multipliera nos derniers jours . . . O mon fils ! que tu nous seras cher ! Je vois en toi Sophie : tu lui retraces quelques traits d'Atis : ton cœur sera le dépôt de notre amour : nous nous aimerons dans toi . . . Et vous mes amis , mes parens ! félicitez-moi ; partagez ma joie , & célébrons ensemble un si beau jour , qui me donne un fils , & à vous un ami.

L'HEUREUX BERGER.

HYLAS, étendu sur le gazon à l'ombre de l'épais feuillage d'un arbre touffu se reposoit, fatigué des rudes travaux de la matinée, pendant que son petit troupeau, épars çà & là dans la prairie voisine, païssoit l'herbe tendre sous la garde d'un chien fidele & fort.

Sylvie, que la maladie de sa mere avoit retenue quelque tems dans le hameau, informée du lieu où reposoit son Berger, vint le trouver. Arrivée à quelque distance, elle hésita de l'éveiller, & sacrifiant bientôt son plaisir au repos de son ami, elle se contenta d'en approcher plus près. Elle le contempla long-tems dans une douce extase, & dit enfin d'une voix basse & attendrie : quel doux repos il goûte en ce moment ! dans quelle agréable tranquillité ses sens sont-ils plongés ! Zéphirs, ne cessez de le rafraîchir de votre haleine. Dieux, préservez-le de tout accident : qu'aucun serpent ne vienne le piquer de sa langue à trois

pointes ! . . Mais qu'ai-je à craindre pour toi ,
cher Hylas ? Tu souris. Ton innocence , sans
doute , te couvre comme un manteau épais.
Tes vertus veillent à ton bonheur , comme ton
chien fidele veille à la sûreté de ton troupeau.
Peut-être la respectable image de ton vieux
pere vient flatter tes sens ; tu t'applaudis du
succès de tes soins ; ils t'ont prolongé ses pré-
cieux jours. Peut-être ton imagination porte
encore plus loin l'agréable enchantement. Tu
crois sentir sur ton front les lèvres paternelles ,
& presser dans tes mains , endurcies par le
hoyau , les mains tremblantes de ton pere . . .
Peut-être aussi penses-tu à ta Sylvie ; une
amante peut bien t'occuper après un pere
Mais ne troublons pas un sommeil aussi paisible.
Repose mon Berger ; répare tes forces épui-
sés ; ton devoir t'appellera bientôt à d'autres
travaux : mais hélas ! sa tête va être exposée
aux ardeurs du soleil ; d'autres arbres épais ne
la garantiront plus de ses rayons brûlans. Com-
ment lui procurer une ombre fraîche ? . . .

Après y avoir réfléchi , elle enfonce en terre

sa

sa houlette à quelque distance de celle de son Berger , du côté où les rayons du soleil commençoient à darder , & y étendit un voile blanc. Elle s'arrêta encore quelque tems pour en voir le succès , & s'en retourna toute joyeuse.

Elle s'étoit à peine éloignée, qu'un tourbillon s'éleva & détruisit son ouvrage. Mais que le réveil d'Hylas fut agréable ! Sylvie , qui regardoit toujours derriere elle en s'en allant, revint aussi-tôt vers son bien-aimé ; & ils s'embrasserent tendrement.

LA CINQUANTAINE.

TELLE étoit la coutume du Canton. Les époux, qui pouvoient atteindre la cinquantième année de leur Hymen, le renouvelloient alors & en célébroient une seconde fois la fête. Les mariés en cheveux blancs & parsemés de fleurs, qu'on a nommées *immortelles* à cause de leur durée, conduits aux pieds des autels par leurs enfans, & suivis d'une foule de joyeux conviés, oublioient en ces instans leur âge, & trouvoient encore en eux quelques étincelles du feu de leur jeunesse. Près de leur tombe, ce jour les ramenoit à leur berceau. On les voyoit alors prendre une vigueur nouvelle, marcher d'un pas plus ferme & quelquefois même vouloir partager avec les plus jeunes le plaisir de la danse. Cette fête influoit sur le reste de leur vie qu'elle sembloit prolonger.

Ainsi, pendant la triste saison des frimats, quand les rayons affoiblis du soleil parvenu au

milieu de sa carrière, viennent à bout d'écarter les nuages condensés & les brouillards épais qui nous les interceptoient ; ils répandent jusqu'à leur déclin une clarté qui embellit le jour & retarde de quelques instans l'approche de la nuit hative.

La vertu, la tendresse & le travail méritent cette seconde jouissance à Polemon & à Lyfis. L'Amour les conduisit encore cette fois au temple, & y ralluma pour eux le flambeau de l'Hyménée. Ce n'étoit plus, il est vrai, cet enfant, vif, emporté, plein de desirs ; plus modéré, plus sage, il avoit pris en ce jour les traits de la douce Amitié.

Il ne restoit à ces vénérables époux qu'une fille, dernier fruit de leur féconde union. Mais Rosine leur faisoit souvent oublier que leur famille avoit été jadis plus nombreuse. Rosine comptoit dix-neuf printems ; cette saison l'avoit vu naître & n'avoit rien vu naître de plus précieux. Elle possédoit les charmes, la douceur, l'innocence des tourterelles ; il lui manquoit leur penchant à la tendresse : Son cœur

timide ne s'ouvroit encore qu'à l'amour filial ; ses parens l'occupoient tout entier. Elle favoit à peine qu'elle étoit aimée d'Hylas ; & Hylas craignant de blesser la pudeur de Rosine par un tendre aveu, sacrifioit son repos à celui de sa Bergere.

Mais il s'étoit confié à ses parens, qui, sans l'instruire, le jugerent digne de leur fille dont ils voulurent auparavant éprouver le cœur. Rosine s'apperçut bientôt que, seul, il pouvoit suffire au double sentiment de la nature & de l'amour : mais elle s'en apperçut avec douleur, craignant d'affoiblir l'un par l'autre. Elle rougissoit d'elle-même ; s'efforçoit, mais en vain, de cacher son trouble à ses parens, & sur-tout à Hylas.

Polemon & Lylis réparoient cette conduite envers lui, l'honoroient de leurs égards, ne rebutoient point ses services. Ils ne manquerent pas de l'inviter à la fête de la cinquantaine.

La tendre Rosine y présida à tout. Elle avoit tissé les couronnes qu'elle même voulut poser sur la tête des auteurs de ses jours. Placée en-

tre Polemon & Lysis, & fiere de soutenir le poids de leur respectable vieilleffe, elle les conduisit au temple & les présenta au Ministre. Le Pasteur, ému lui-même, rapprocha l'une de l'autre les mains tremblantes des époux sexagénaires qui versent des larmes. Rosine ne peut commander aux siennes; elle cède à la vive émotion que ce spectacle attendrissant fait naître en elle. Mais que devint-elle, lorsque son pere, saisissant la main d'Hylas, l'approcha de la sienne, que sa mere d'intelligence avançoit, comme malgré sa fille interdite? Le Prêtre consacra aussi-tôt une union convenue deja depuis long-tems, quoique défavouée.

Qu'on se peigne cette scène! Elle est au-dessus de mon foible pinceau.

LE PAUVRE PHILENE.

DANS un canton de l'heureuse Arcadie, contrée aimable célébrée tant de fois, il existoit un usage antique & dont les habitans se montreroient toujours jaloux. A l'arrivée du printems, ils avoient coutume de se rassembler dans une vallée paisible & aimée de la nature. Une espece de petit Temple champêtre en occupoit le fond; & cette Chapelle consacrée à l'Amour étoit entretenue avec tant de soin, qu'on l'auroit cru, chaque année, construite de la veille, quoique la tradition la plus fidele eût perdu l'époque de sa fondation. La garde de ce Temple ne pouvoit être confiée qu'au Berger qui avoit montré le plus de sensibilité, & qui en même tems avoit éprouvé le plus de malheurs, suite de la sensibilité. C'étoit un port qu'on lui offroit pendant les orages du cœur. Outre cela, on exigeoit du Prêtre de l'Amour qu'il fut toucher la lyre & put inventer de nouveaux hymnes en

l'honneur de la divinité du lieu. Il falloit aussi qu'il eut atteint son sixieme lustre , & qu'il eût renoncé à tout engagement. Ses fonctions étoient de veiller à ce temple, de faire brûler nuit & jour un encens pur sur l'autel, de renouveler souvent la couronne que portoit l'image du Dieu , & de l'orner des fleurs de la saison. Il avoit encore un autre emploi bien plus délicat : sa place lui donnoit le droit d'exercer une espece de magistrature sur les amans qui, toujours deux à deux, jamais seuls, venoient le consulter dans le cours de l'année. C'étoit au Prêtre de l'amour à réconcilier les cœurs , à les diriger , à les assortir. Derriere le temple étoit un petit bois de myrthe, destiné à ces sortes d'assises. C'est-là que le Ministre donnoit ses audiences ; ayant renoncé au bonheur , il s'en dédommageoit en contribuant par ses sages avis au bonheur de ses semblables. Le temple & le Prêtre étoient entretenus aux dépens du canton , qui se faisoit un doux devoir de ne payer de dixme qu'à l'Amour. Tous les ans , après la cérémonie du

printems , le hameau , avant de se disperfer , demandoit au Pontife raison de sa conduite , écoutoit les plaintes ou les éloges que chaque Berger ou chaque Bergere avoit à faire de lui. D'après le consentement général , le Pontife étoit déposé de son ministere ou continué dans ses fonctions.

Depuis un demi-siecle , le vénérable Almon les exerçoit , ces augustes fonctions ; & ses paroles , ses gestes même étoient devenus des oracles. Depuis plusieurs années il avoit demandé à être remplacé ; mais on n'avoit pu encore se résoudre à ce changement , faute de sujet.

Le jour de la fête étoit arrivée : tous les habitans accoururent. Le vénérable Almon , dont la chevelure blanche comme les lys étoit ornée d'une couronne de roses , ouvrit le temple pour la cinquantieme fois.

Ce temple étoit en forme de rotonde ; quatre colonnes soutenoient une balustrade sur laquelle on pouvoit se promener circulairement : un bois qui l'entouroit en formoit la

voûte. Sur l'autel qui occupoit le centre , étoit un groupe représentant une femme dans la fleur & dans la force de l'âge , caressant un adolescent qui lui rendoit toutes ses caresses : c'étoit la Nature & l'Amour. Le Sculpteur avoit tellement travaillé son bloc , que les yeux de l'Amour sembloient poursuivre le spectateur , de quelque côté qu'il se trouvât placé ; & le sourire que l'artiste avoit su exprimer sur les traits de sa mere , rassuroit les Bergeres timides encore. Une abondante moisson de roses occupoit le reste de l'autel , & le parfumoit.

Les Bergers s'étant rangés d'un côté du temple , & les Bergeres de l'autre côté , en présence les uns des autres , mais séparés par l'autel , le sage Almon prit sa lyre & chanta l'hymne des amans ; chaque strophe étoit répétée alternativement par le chœur des Bergers & celui des Bergeres ; le refrain général étoit chanté à l'unisson par les deux chœurs. Les amans , qui n'étoient pas encore époux , avoient seuls le droit de chanter cet hymne ;

L'HYMNE DES AMANS.

Refrain général.

Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Aimez la nuit, aimez le jour :
Que dans toutes vos chansonnettes
Soit placé le doux nom d'amour !

De bouche en bouche, & d'âge en âge,
Que ce joli nom soit cité !
Il est du plus heureux présage ;
Sans lui point de félicité.

Jeunes garçons

Sans l'Amour, le cœur est aride :
A ce nom la beauté sourit,
Le front du sage se déride
Et la marâtre s'attendrit.

Jeunes garçons

C'est ce nom que l'écho répète,
Quand le rossignol amoureux
Ramage auprès de la fauvette
Qui l'a rendu cent fois heureux.

Jeunes garçons

Qu'il soit la première parole
De l'enfant encore au berceau !

Que ce nom termine le rôle
 Du vieillard voisin du tombeau !
 Jeunes garçons

Sur un air un peu plus grave, le Pontife entonna l'hymne des époux, que le chœur des jeunes mariés répéta strophe par strophe, ainsi que venoient de faire les nouveaux amans qui se turent à leur tour :

L'HYMNE DES ÉPOUX.

Refrain général.

Époux, apprenez la science
 D'économiser le plaisir ;
 Et, même, après la jouissance,
 Sachez qu'on peut encor jouir.

Dans les beaux jardins de Cythere,
 Ne cueillez pas tout en un jour ;
 Si vous voulez long-tems lui plaire,
 Ménagez les fruits de l'amour.

Époux

Le champ du plaisir est fertile ;
 Il faut savoir le moissonner :
 Et pour la saison difficile,
 Laisser quelque chose à glaner.

Époux

Ces deux hymnes étoient remplacés chaque année par de nouveaux couplets.

Une courte exhortation commune à tous suivit ce chant : puis chaque Berger-amant vint prendre sa Bergere, & deux à deux se présentèrent au Pontife pour en recevoir une rose qu'il leur donnoit, en leur faisant serrer la main sur le bord de l'autel. Un an devoit s'écouler avant qu'ils pussent devenir époux.

Les époux, suivant la date de leur union, vinrent aussi deux à deux prendre une rose, qui, pour eux seulement, étoit accompagnée de son bouton ; eux seuls avoient le droit de s'embrasser, après avoir embrassé le vénérable Pontife ; & tous à mesure passoient derrière l'autel pour y attendre la fin de la cérémonie.

Le vénérable Almon avoit encore plusieurs roses à donner ; mais il ne restoit plus pour les recevoir que la belle Helene, celui qu'elle alloit prendre pour époux, & un autre Berger nommé Philene.

L'époux d'Hélène s'approcha d'elle & la conduisit à l'autel.

Philene

Philene resta seul; & tout le hameau avoit les yeux sur lui, excepté Hélène qui n'osoit lever les siens.

Philene étoit aimé de tout le canton. Tout le hameau répétoit les airs tendres qu'il avoit composés sur sa lyre. Plusieurs Bergeres même avoient soupiré pour lui; mais il n'en étoit pas plus heureux: depuis six lunes il aimoit Hélène. Hélène qui depuis un an, pour plaire à son pere, au meilleur des peres, s'étoit laissé engager à un autre Berger. Jusqu'alors on l'avoit appelé *le tendre Philene*; on ne le nommoit plus que *le pauvre Philene*.

Son tour arrivé, resté seul, il ne laissa pas que de s'avancer à l'autel, quoiqu'il n'eût point de compagne à y conduire. Le pâle chagrin étoit peint sur son visage; sa belle chevelure tomboit dans le plus triste désordre. Sa houlette n'étoit point parée de fleurs, & son chapeau de paille étoit couronné de cyprès. Son chien fidele sembloit avoir deviné son maître; la tête baissée, il n'osoit lui faire ses caresses accoutumées.



Après avoir jetté le regard le plus expressif sur Hélène, Philene adressa ces paroles au vénérable Almon, qui dans sa main tenoit déjà la fleur consacrée :

Bon vieillard, envain tu me gardes cette rose Hélas ! je n'ai plus de Bergere à qui l'offrir. Celle que j'aime n'existe plus pour moi. Ce n'est pas moi qui possède celle que j'aime. Je suis seul O Nature, mere tendre & sage, ne suis-je plus un de tes enfans ? Pourquoi permets-tu la désunion de deux cœurs que toi-même avois fait naître l'un pour l'autre ? Amour, n'es-tu donc ingrat que pour moi ! Tu fais combien je t'ai brûlé d'encens ; combien d'hymnes j'ai composé en ton honneur ; combien j'ai étendu ton culte & ton empire. Je n'ai point laissé passer un seul printems sans t'adresser mon hommage, sans te faire des offrandes & des vœux ; j'ai chanté d'avance tes bienfaits : la perte de celle que j'aime est donc le prix de ma reconnoissance. C'en est fait ; pour la dernière fois j'entre dans ton temple Qu'y ferois je,

seul, ou avec une autre que celle que j'aime. . .
 Une autre main que la mienne a conduit à tes
 autels celle que j'aime; un autre que Philene
 a cueilli la première rose sur les lèvres de
 celle que j'aime Amour, Hymen, je
 renonce à votre culte, à vos plaisirs
 Recevez mes adieux & le serment de ne con-
 tracter aucune chaîne.

Arrête, Philene (s'écria le vieillard Almon,
 en le prenant par la main), arrête! je reçois
 ton serment; mais j'en exige un autre. Ber-
 gers & Bergeres, écoutez-moi. J'ai déjà un
 pied dans le tombeau; accordez-moi le plaisir
 de me voir, de mon vivant, succéder digne-
 ment Philene, prends ma place. . . Hélas!
 tes malheurs ne t'en rendent que trop digne . . .
 Mon imagination est éteinte, ma voix est
 cassée; & mes doigts tremblans méconnois-
 sent la lyre. Philene prends ma place, & sois
 du moins heureux du bonheur des autres
 Embrasse-moi, & dépose dans le sein de l'ami-
 tié les peines de l'amour. Tous les Bergers &
 toutes les Bergeres, émus, applaudirent au

choix d'Almon ; & formant une barriere autour de l'autel , s'opposerent au départ de Philene.

Hélène ne put soutenir ce spectacle ; elle s'en alla précipitamment Mais la rose qu'elle venoit de recevoir d'une autre main que de celle de Philene se sécha bien-tôt , flétrie par les soupirs brûlans que son sein exhaloit.

Philene ne put se dérober aux instances de tout le hameau ; il fut élu Prêtre de l'Amour , dont il étoit déjà la victime Mais les cordes de sa lyre furent sans cesse mouillées de ses larmes.

LA FLUTE.

LUBIN oublia sa flûte sous le berceau de lilas, lieu où il avoit coutume d'en jouer au déclin de chaque jour auprès de sa Bergere. Myrthé, sa bien-aimée, vint l'y retrouver beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire ; mais le Berger, la croyant déjà rentrée au hameau, s'étoit retiré tout seul, & son amante ne rencontra que sa flûte. Dans son impatience Lubin, tout occupé de Myrthé & désespéré d'avoir perdu sa journée, puisqu'il ne l'avoit pas vue, n'avoit plus pensé à sa flûte. « Je n'ai point » perdu mes pas (dit la Pastourelle, en la ramassant) ; « la bonne rencontre ! . . . » Chere flûte, toi qui accompagnes si souvent » ma voix & lui donnes toujours des charmes ; que se suis aise de t'avoir trouvée. » Si tu étois tombée entre les mains de quelqu'autre, peut-être ne t'aurois-je plus entendue. Mais dès demain je veux que les » levres savantes de mon bien-aimé te rani-

» ment encore & nous procurent un nouveau
» plaisir ».

Elle dit & emporta la flûte
Dès l'aube du jour suivant, Lubin désolé ,
va, vient, cherche de tout côté sa flûte ; mais
en vain. Il entre cent fois dans le berceau de
lilas, en sort, y rentre encore & toujours
sans succès. « Hier au soir, je me rappelle de
» l'avoir posée ici ; oui, en ce même endroit.
» En me levant pour partir, je me souviens
» encore que ma guirlande étoit là, & ma
» houlette plus loin . . . mais certainement
» je n'ai pas songé à ma flûte ; on me l'aura
» enlevée cette nuit. Ah ! ma flûte, où es-tu ?
» J'ai tout perdu, j'ai perdu ma flûte ; ma
» flûte à qui je dois peut-être tout l'amour
» que Myrthé me prodigue ; ma flûte qui se
» marioit si bien avec sa douce voix & qui
» m'a valu tant de baisers plus doux encore.
» Ah ! j'ai tout perdu ; j'ai perdu ma flûte ».

Comme il se lamentoit, Myrthé se présente
à lui. « Bonjour, Lubin ! . . tu parois triste . . .

L U B I N.

Ma tendre amie , ce n'est rien.

M Y R T H É.

Allons sois donc plus gai . . . écoute . . . Je te laisserai prendre deux , même trois baisers sur mes lèvres , si tu veux m'accompagner avec ta flûte : j'ai un couplet nouveau à chanter . . . Mais ton inquiétude redouble . . . ou plutôt tu ne te soucies plus sans doute . . .

L U B I N.

« Ah ! Mirthé , apprends mon malheur que
 » tu viens d'aigrir encore . . . j'ai perdu ma
 » flûte ! Hier , je t'attendois ici : tu ne
 » venois pas. Impatient , ne pensant qu'à toi ,
 » je me suis en allé sans ma flûte Je te
 » retrouve ; mais je ne retrouve pas ma flûte.
 » Je donnerois tout mon troupeau pour elle :
 » tu l'aimois tant !

M Y R T H É.

» On te demande bien davantage encore.

LUBIN.

» Quoi! tu fais le Berger ou la Bergere qui
» l'a trouvée.

MYRTHÉ.

» Ce n'est pas un Berger... & on veut
» ton cœur tout entier.

LUBIN.

» On m'en demanderoit la plus petite par-
» tie :... tu fais, Myrthé, qu'il n'est plus à moi.
» Si cela est ainsi , on gardera la flûte : tu
» ne m'en aimeras pas moins : car tu en feras
» cause; je ne puis disposer de ce que tu as
» accepté.. Mais quelle est cette Bergere ? »

Myrthé lui répondit, en lui rendant sa
flûte.

L'AMANT DÉLICAT.

CETTE maladie cruelle, que les Bergeres redoutent plus que la mort, avoit ravagé les charmes de la belle Aréthuse. (Telle une jeune vigne frappée de la grêle.) Aréthuse en étoit inconsolable : non parce qu'elle étoit auparavant la plus aimable du canton ; mais parce qu'elle craignoit de n'être plus la bien-aimée d'Alcandre. Les amis de ce beau Berger lui avoient dissimulé l'accident de sa Bergere.

Le danger passé, mais les traces en subsistant pour toujours, Aréthuse, (couverte cette fois d'un voile) se présente devant Alcandre, lui prend la main, la serre dans la sienne & lui dit :

A R É T H U S E.

Tu m'aimois, Alcandre !...

A L C A N D R E.

Mais, je t'aime toujours.

A R É T H U S E.

Tu ne m'aimeras plus bien-tôt.

ALCANDRE (*troublé*).

Belle Aréthuse, que veux-tu dire?

ARÉTHUSE.

Qu'est-ce que tu aimois dans la tendre Aréthuse, dans ta chère Aréthuse?

ALCANDRE (*avec feu*).

Ce que j'aimois dans mon Aréthuse!
Eh! je te l'ai dit mille fois: j'aimois ton ame pure, ton esprit délicat, ton cœur sensible. J'aimois en toi tes yeux où tu me faisois lire mon bonheur; ta bouche qui me le confirmoit; & ton sein, qui pressé contre le mien, m'en donnoit par ses élans voluptueux les preuves les plus touchantes. . . Renouvellons, ma belle Aréthuse, réitérons ces instans délicieux. . . .

ARÉTHUSE.

Arrête! . . . & regarde-moi . . .

(*en même tems d'une main tremblante elle leve son voile*).

ALCANDRE.

Ma bien-aimée

ARÉTHUSE (*avec une impatience
mêlée de crainte*).

Eh bien ? . . .

ALCANDRE (*en la serrant dans
ses bras*).

Je vois toujours Aréthuse.

LE BATON PASTORAL.

LE Dieu Mars un jour, en passant devant la cabane du Berger Sylvain, lui fit présent d'un Bâton pastoral. (Mars, dans ses loifirs, avoit répété à Vénus quelques-unes des chansons naïves du Berger). Sylvain, tout enorgueilli de ce don, courut le montrer à la jeune Rosette, sa Bergere. L'Amour l'y avoit devancé : l'Amour ne quitte guere la belle Rosette. « Vois ! (lui dit son Berger) vois » cette belle houlette ; le Dieu Mars lui-même » me l'a donnée. C'est lui qui défend nos chaudières ; & nos doux loifirs font ses bienfaits. Il repousse loin de nous des voisins ambitieux ; & fans lui, de fiers insulaires m'auroient déjà peut-être enlevé ma Rosette ; Rosette qui fait tout mon bien, tous mes plaisirs ». Déjà Rosette détachoit sa guirlande pour en orner la houlette ; mais l'Amour fourit malicieusement au discours du Berger & aux soins de la Bergere. Sylvain
s'en

s'en apperçut & fut troublé. « Crédule ami ,
 (lui dit le fils de Vénus) » ta bonne foi me
 » charme ; mais écoute : tu ne connois donc
 » pas le Dieu Mars ; le Berger défend ses
 » troupeaux de la dent du loup ; le Dieu
 » Mars défend les Bergers du fer de l'ennemi.
 » Mais crois-moi ! ne te fers point de sa hou-
 » lette , il ne te l'a point donnée sans dessein ;
 » & le prix qu'il mettra à son bienfait cou-
 » tera trop à ton cœur. Crois-moi ! fuis à
 » son aspect ; sur-tout qu'il ne voie point
 » Rosette ! Mars , au milieu d'un troupeau
 » de Bergeres comme Rosette , feroit plus de
 » ravages qu'un loup affamé parmi tes jeunes
 » brebis ».

Sylvain resta long-tems interdit , & chercha comment il pourroit concilier ensemble sa reconnoissance envers son bienfaiteur , & sa tendresse pour Rosette. Sa jeune amie le rassura en redoublant de soins & de caresses.

Sylvain fit voir le Bâton pastoral à tous les Bergers du hameau ; l'orna de fleurs aux jours

de fête ; & tant qu'il s'en servit , il ne perdit pas un seul agneau.

Mars , quelque tems après , repassa & revit Sylvain avec sa houlette. Un mouvement de jalousie s'empara du Berger à l'aspect du Dieu des héros ; & sa Rosette ne put voir sans effroi le panache de feu qui ombrageoit son casque d'or. « Reprenez votre houlette (lui dit Sylvain d'une voix contrainte) » & laissez-
 » moi Rosette ». Mars devina la cause de son embarras , & lui dit avec bonté : « Tendre
 » Berger , on t'a inspiré de fausses terreurs :
 » l'innocence de tes amours sera toujours
 » sacrée par moi. Quelquefois , si j'ai violé
 » les droits de l'hospitalité , ce ne fut jamais
 » que dans les villes , séjour du désordre ;
 » mais sous le toit du Berger , je saurai tou-
 » jours respecter ses plaisirs touchans. L'aigle
 » qui porte la foudre ne touche jamais au
 » nid du ramier fidele , & comme tu l'as dit
 » dans tes chansons :

• Le myrthe croît à l'ombre du laurier ».

Sylvain crut à la générosité du Dieu Mars , même en le voyant faire ses adieux à Rosette. Il conserva son Bâton pastoral , & se plut à en redire l'histoire à ses amis.

N. B. Un Officier de Dragons avoit envoyé à l'Auteur une Canne en forme de Houlette.

LA DOUBLE SURPRISE.

DEPUIS long-tems le tendre Mœlibé pressoit en vain sa bien-aimée Rosa de lui accorder un baiser. « Tes larmes de tendresse , tes » soupirs d'amour m'ont touchée (lui dit-elle enfin un jour) ; » je me rends. Ce soir , en » revenant du hameau . . . » Mœlibé devina le reste ; & le jour lui parut un siècle. Sa Bergere prit à part la jeune Zoé , sœur du Berger , & lui confia un stratagème qu'elle avoit imaginé contre son ami trop importun. Zoé consentit à tout d'autant plus volontiers , que Rosa avoit un frere dont elle étoit éprise , & à qui elle étoit bien-aïse de jouer le même tour. Elle lui promit aussi un baiser pour la même heure & dans le même endroit. Le jour tombe ; la nuit vient enfin bien lentement cette fois au gré de nos amans. Ils rassemblent au plus vite leurs moutons , les joignent à ceux de leurs amantes , & n'en font qu'un seul troupeau. Ils croyoient en faire

autant avec leurs Bergeres. . . mais plus rusées qu'eux , elles se sont donné le mot. Après s'être fait attendre & poursuivre long-tems dans les ténèbres , les deux Bergeres se laissent tomber dans les bras de leurs freres , & chacun des deux amans n'embrasse que sa sœur. L'imagination tint lieu alors de la réalité Peut-être même rien ne se seroit découvert ; mais les Bergeres , qui vouloient jouir complètement du succès de leur espièglerie , firent un éclat de rire qui les décela bien-tôt , & détrompa les tristes Bergers. Ils en tirèrent sur le champ une vengeance aussi douce que méritée , & chacun quitta sa sœur pour sa Bergere

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

CANDIDE sembloit n'avoir reçu de la nature qu'un beau corps. A son dix-septieme printems, il n'annonçoit rien encore. Pendant son enfance, il avoit été insensible aux jeux malins, aux ruses innocentes de cet âge heureux. Devenu plus grand, il ne se trouvoit jamais aux cercles des autres Bergers. Indifférent, même pour les Bergeres, son chien & son troupeau faisoient ses seuls amusemens. Quand il avoit conduit ses moutons au pâturage, il s'étendoit sur le gazon, prenoit quelque nourriture & dormoit. Jamais la douce flûte ou la tendre musette n'avoit approché de ses levres inhabiles. Jamais chanson légère n'étoit sortie de sa bouche, interprète oisive d'un cœur inanimé. Ses mains ne savoient porter que la houlette. La pureté d'un jour de printems, l'éclat du soleil pendant la canicule, les fraîches soirées de l'automne, rien ne l'affectoit. La nature morte à ses regards

sembloit être toujours pour lui dans cette triste saison où l'homme le plus sensible partage sa froideur. Tout glissoit sur ses sens : son ame brute n'étoit pas capable de la plus légère émotion. Candide ne daignoit pas se baïsser pour cueillir la rose nouvellement épanouie : avec les plus beaux yeux, il étoit aveugle. Ses traits intéressans promettoient une ame tendre , & son cœur n'avoit pas encore tenu parole. Cependant , plus d'une Bergere soupiroit pour lui , & dans son impatience espéroit toujours que l'Amour acheveroit l'ébauche de la Nature , & animeroit bien-tôt cette belle statue. Basia , plus que les autres, souhaitoit cette métamorphose & s'en crut chargée. Un baïser l'opéra , & la Bergere dût son nom à cette heureuse révolution.

Basia , par ses agaceries, avoit déjà chatouillé le cœur de Candide. Il ne dormoit plus si long-tems ; mais il rêvoit d'avantage. Après son troupeau & son chien , sa mémoire lui rappelloit quelquefois Basia : Basia lui expliquoit ce que tout autre auroit deviné ;

elle exigeoit de lui ce sur quoi elle auroit dû être prévenue, & lui donnoit ce qui se laisse ravir. Mais par une conduite adroite, en paroissant condescendre aux petites libertés que prenoit Candide, Basia avoit soin de ne lui en accorder que celles qui étoient nécessaires pour lui en faire soupçonner d'autres bien plus douces. Son but étoit d'allumer en lui & d'attiser le feu du desir, le desir qui seul a tiré l'homme du néant. Candide lui prenoit-il la main, la ferroit-il dans la sienne; Basia le souffroit, mais l'empêchoit de la porter à ses levres. Si elle chantoit, elle ne finissoit jamais le couplet commencé; on insistoit, elle refusoit toujours & s'expliquoit: « Quand » tu sauras m'accompagner de ta flûte, (disoit-elle) « ou répéter avec moi le refrain, à la » bonne heure ».

Les progrès du Berger étoient bien lents. Basia presque rebutée tenta un dernier effort. « Candide (lui dit-elle un jour), dans peu » c'est la fête du hameau. Tu fais, ou je » te l'apprends, que tous les Bergers assem-

» blés doivent concourir ce jour-là au prix du
 » chant. Tu devrois te mettre sur les rangs.
 » — Moi ! Bergere, je ne fais que t'aimer. —
 » Ce n'est pas assez. Je veux encore que tu
 » fasse honneur à mon choix.... M'aimes-tu ?
 » aimes-tu d'être près de moi, de conver-
 » ser ensemble, de m'entendre chanter, de
 » me ferrer la main, quelquefois même de
 » la baiser. — Sans doute ! — Mais tu ne m'as
 » pas encore embrassé sur ses lèvres, comme
 » tu as vu Zilla embrasser Colin... Je ré-
 » serve ce prix au Berger qui m'apportera
 » celui du chant.... Où court-il donc ?.. »

Candide est déjà bien loin.... Pour la
 première fois Basia le voit courir : elle le suit
 des yeux, le perd bien-tôt de vue ; mais elle
 n'ose espérer le succès de son stratagème, &
 craint au contraire un nouveau sujet de peine.

Poussé par le désir, ayant devant les yeux
 le couple que Basia lui proposoit pour modèle,
 Candide s'étoit enfoncé dans l'épaisseur d'un
 bois, rendez-vous de mille rossignols. D'une
 oreille ayide, il les écoute, étudie leurs dif-

férentes modulations. Pour la première fois son ame est émue, son cœur est agité : ses levres, devenues tout-à-coup animées, veulent, pour la première fois, prononcer quelques mots en cadence. Mais son coup d'essai ne peut soutenir la comparaison avec la mélodie de ses modèles. Honteux de son peu de succès, désespérant de réussir une seconde fois, il veut abandonner son entreprise. L'image de Basia, sans cesse présente à son esprit, le retient, & l'amour lui fait réitérer ses premières tentatives : il s'y obstine pendant toute la nuit ; il passe dans cet exercice le jour suivant & plusieurs autres encore : il oublie tout, & chien & troupeau, sa nourriture même. Plein d'amour, il ne voit, n'entend que Basia ; ne pense, ne parle qu'à Basia. Son imagination échauffée lui donne déjà une idée du plaisir qui doit couronner son succès. Il compose lui-même les couplets & l'air de sa chanson qu'il exécute aussi lui-même ; l'écho étonné ne peut suffire : il la répète mille & mille fois, la corrige, la change, & parvient

à son tour à se faire écouter de ses maîtres, dont il suspend le ramage après l'avoir imité.

Enfin le jour de la fête du hameau arrive : il vole , long-tems avant l'heure prescrite , au lieu marqué par les Bergers. Là , il répète encore sa chanson , & saute de joie ; impatient , les heures ne lui parurent jamais si longues. On s'assemble : chacun est surpris de le voir. « Que viens-tu faire ici ? (lui demande-t-on) , « retourne à tes brebis , ou » dors ». On prend place ; Candide ne cède pas la sienne , & soutient avec courage les traits mordans dont on voudroit l'accabler. « Basia m'en récompensera bien » (dit-il en lui-même) ; mais le combat commence. Déjà chaque Berger a rendu son morceau de chant. Palemon , leur Juge , se leve pour couronner Mirtil , sans faire attention à Candide qui s'écrie : « arrête , Berger ! tu ne m'as pas » encore entendu ». Il se fait un éclat de rire général. Mirtil garde toujours la couronne , tandis qu'on veut bien , pour se divertir , écouter Candide ; & il chanta ainsi :

— Ce n'est pas vous que j'invoque, ô Muses ! ni toi-même, ô Apollon ! une plus grande Divinité m'agite, m'échauffe, m'enflame. Ce Dieu, fils de l'Amour, est plus puissant que son père¹. Comme l'Amour, il commande à tout, il tient lieu de tout, & opere les plus grandes choses. Son trône est sur les lèvres de ma bien-aimée : là, il siège sur des roses sans épines. Le Berger, dont la bouche amoureuse reposera un moment sur celle de ma Bergere, fera l'égal des Dieux : l'instant de son bonheur vaudra leur immortalité ; & ce Berger, oui, je le sens à mon ivresse, cet heureux Berger sera Candide . . . O Baïser ! j'ignore encore le plaisir que tu me promets ; mais s'il répond à mon desir, mon bonheur sera parfait. O Baïser ! je te dois déjà l'inspiration qui m'enflame ; je te dois mon existence . . . Bien-tôt, oui, bien-tôt . . . mon amour en est le garant : mon cœur me le dit . . . bien-tôt je te devrai ma gloire & ma félicité.

Ainsi chanta Candide . . . Qu'on se peigne l'étonnement, l'admiration, les transports de
de

de toute l'assemblée. Mirtil déchire la couronne qu'il portoit encore , en jette les débris aux pieds de Palemon , regarde Candide d'un œil furieux , & sort. Mirtil aimoit aussi Basia , & prétendoit au même prix que son rival. Les Bergers ont bientôt tressé une nouvelle couronne ; ils conduisirent en triomphe Candide dans les bras de sa bien-aimée , aussi surprise que son amant étoit joyeux.

Laiſſés à eux - mêmes , on dit que Basia accorda plus à Candide qu'il n'osoit espérer , plus qu'on ne lui avoit promis. La tradition ajoute que son esprit s'accrut avec son bonheur.

PORTRAIT DE CELLE QUE J'AIME.

O TOI ! en qui j'idolâtre une amante : toi, qui ne vois encore en moi qu'un ami ; viens ! & permets à mon œil brûlant de dévorer tes charmes , à ma main tremblante d'en tracer une légère esquisse. Quel autre que moi peut te peindre ?

L'Amour seul a le droit de peindre la Beauté.

Mais je l'apperçois : je vois mon Ama. Mes pinceaux ! Mes pinceaux !

Le plus bel ouvrage de la nature , le plus fragile aussi , est une Vierge parée de son Innocence. La rose aimable , le lis majestueux , la touchante violette ne sauroient approcher de cette fleur précieuse qui fait tout l'ornement d'une fille sage , sa propre Vertu. Celle qui réunit à la fois la pureté du cœur , le charme de la jeunesse & la candeur de l'innocence , est le chef-d'œuvre de la nature & la première des merveilles du monde.

Telle est ma chere Ama. Mon Ama est l'âge d'or personnifié.

Avec quelle majesté elle traverse cette riant prairie. Sa démarche est assurée ; son pied léger est ferme. A chacun de ses pas, naît une rose ; mais de toutes les fleurs qui croissent sur son passage , mon Ama est la plus belle , la plus fraîche , la plus suave. Sur son front , que semblent respecter & embellissent encore ses longs cheveux , voyez la paix , la sécurité & la noblesse de son ame : c'est l'aurore d'un jour serein. Son œil étincelle d'un feu brillant , mais pur :

Et la Gaieté naïve anime tous ses traits.

Ses levres chastes , sur lesquelles l'amour n'a point encore osé porter son souffle profane , semblent demander , par leur sourire ingénu , ce qu'elles refuseroient bientôt par leur langage. Son haleine est le parfum de la Vertu , comme ses paroles en sont les oracles. Ses joues fraîches & nuancées n'ont pas encore été flétries par les larmes brûlantes que fait répandre une passion malheureuse : les doux pleurs du sentiment , de la tendresse filiale , de l'amitié consolante , conservent

leur éclat ; comme la rosée bienfaisante du soir rafraîchit les fleurs que les rayons du soleil ont fait languir pendant un jour d'été. Son sein tranquile & éblouissant ressemble au lait nouvellement trait que la jeune fermière fait reposer dans un vase , & sur lequel elle a laissé tomber deux boutons de roses. Son regard adouciroit la lionne privée de ses lionceaux , ou la marâtre qui ne s'est pas encore vengée. Le son de sa voix suspendroit la rage du tigre poursuivi par la faim, ou blessé par le chasseur ; & dans ses foibles bras elle enchaîneroit le courage du lion

Mais qu'elle est modeste ! elle est belle , elle l'ignore. Plusieurs fois , sans qu'elle les ait cherché , des ruisseaux lui ont répété dans leurs ondes paisibles tous ses appas. Eh bien ! ses regards en devenoient plus timides , & la pudeur la couvroit alors de son voile de pourpre. A la rencontre d'un jeune Berger , on la voit baisser modestement les yeux ; mais jamais , à l'exemple de tant d'autres , elle ne les a détourné furtivement pour se dédomma-

ger de sa contrainte. La Coquetterie n'habita jamais avec l'Innocence; mais, ô ma chere Ama, l'Innocence n'interdit pas l'amour, un amour délicat tel que le mien Qu'osois-je dire? laissons à la nature le soin de mon bonheur, & du sien peut-être O ma belle Ama! ne crains rien. Tu captiveras l'Amour avec la ceinture des Grâces; & tu n'en connoistras que les roses. Heureux celui qui te donne le doux nom de fille, ou de sœur; heureuse celle qui t'appelle sa compagne. Mais quel nom donner à celui dont on dira un jour, en le voyant passer: voici l'époux de la belle Ama.

Note de l'Editeur. Ce morceau est sans doute une imitation de quelque Romance Orientale.

L'AMANTE SANS LE SAVOIR.

ZILLA (*seule*).

Pourquoi mes pieds me conduisent-ils toujours ici ? Mes compagnes, en ce moment, sont à folatrer entr'elles ; pourquoi ne suis-je plus de leurs jeux ? Je quitte leur asyle charmant pour ce lieu solitaire & sauvage. Il y a un mois, j'attendois avec impatience les jours de fête pour les célébrer avec elles. Aujourd'hui je ne suis contente qu'autant que je suis seule ici : il y a un mois, Myrtil y faisoit entendre sa douce musette... Que ces arbres me plaisent ! leur ombre épaisse entretient ma mélancolie. Mais pourquoi suis-je rêveuse ? à mon âge. . . je n'y conçois rien ; moi qui étois si gaie ! . . . Il faut que j'en demande la raison . . . à qui ? . . . à Lycoris : elle ne pourra m'en rien dire ; elle est aussi jeune que moi : comme moi, peut-être . . . Ama en fait plus que nous ; mais depuis quelque tems elle est si réservée ! . . . Si j'avois recours à quelques

vieux Bergers, à Palemon, l'ami de mon pere ; il me renverra à mes moutons Si je m'adreffois à un plus jeune . . . à Myrtil ; mais ma mere m'a dit qu'il y avoit du risque avec les Bergers , autant qu'il y en a pour nos agneaux auprès des loups. Si je m'ouvrais à elle-même oh ! non . . . à qui donc me confier ? Myrtil que j'ai vu ici . . . oui , Myrtil , quoiqu'en dise ma mere , n'est pas méchant : il a une voix si touchante ! mon trouble augmente Ce matin encore , comme il me regardoit ! . . . Je n'y tiens plus . . . mon cœur bat , bat précipitamment. En prononçant le nom de Palemon , il étoit plus tranquille Palemon ou Myrtil ; Myrtil ou Palemon Je voudrois bien que Myrtil fût ici : je me sens portée à lui confier il dissipera . . . mais je le vois . . . s'il pouvoit me voir aussi. Il vient à moi

(à demi-voix.)

Myrtil ?

M Y R T I L.

Qui m'appelle ? . . . ah ! Zilla . . . est-ce toi ?

ZILLA.

Moi! . . . non, Myrtil.

MYRTIL.

J'ai cru cependant entendre ta voix.

ZILLA.

Puisque te voilà

MYRTIL.

Puisque me voilà

ZILLA.

Ecoute! . . . Une Bergere de mes bonnes amies étoit bien embarrassée il y a un instant : un peu plutôt, tu aurois été témoin de son trouble . . . qui dure encore.

MYRTIL.

Explique-toi . . . mais tu fais que je n'ai pas beaucoup d'expérience.

ZILLA.

Ah! tu en as sans doute assez pour ce que je vais te dire . . . elle disoit . . . cette amie!

MYRTIL.

Oui, cette Bergere, ton amie.

ZILLA.

Qu'importe ! tien , auparavant, voilà comme elle étoit , toute rêveuse. Regarde-moi bien , Myrtil.

MYRTIL (*à part*).

Qu'elle est belle !

ZILLA (*à part*).

Comme il me regarde ! (*haut*)

M'as-tu bien saisie ?

MYRTIL.

Oui , ma belle Zilla.

ZILLA (*à part*).

Ma belle Zilla!... (*haut*)

Ecoute-moi à présent. . . Puis, elle disoit. . . je ne fais comment te rendre bien ce qu'elle disoit ; mais enfin, elle désiroit beaucoup te voir , te parler, t'ouvrir son cœur , connoître le tien ; je me trompe , connoître ce que le tien penseroit du sien . . . tu m'entends.

M Y R T I L (*ingénuement*).

Pas trop.

Z I L L A (*avec humeur*).

C'est pourtant bien clair.

M Y R T I L.

Comment nommes-tu cette Bergère ?

Z I L L A (*à part & avec dépit*).

Il ne m'entend pas. (*haut*)

Devine.

M Y R T I L.

Est-ce Lama ? Daphné ?

Z I L L A.

Non ! non !

M I R T I L.

C'est peut-être la jeune Thémire ?

Z I L L A.

Tu ne saurois deviner ?

M Y R T I L.

Qui donc ? . . . dépeins-la moi.

Z I L L A.

Elle est . . elle me ressemble . . . beaucoup.

MYRTIL.

Aussi belle que Zilla !

ZILLA.

Oh ! tu te moques de moi.

MYRTIL.

Connois mieux Myrtil.

ZILLA.

Dis-tu vrai ? penfes-tu , crois-tu ce que tu me dis ?

MYRTIL.

Si je le crois ! . . .

ZILLA.

Eh bien ! cette Bergere . . . c'est moi-même ! Je n'osois d'abord . . . mais depuis que tu me parles , je ne me sens plus le même embarras,

MYRTIL.

Ni moi , depuis que je vois Zilla.

ZILLA.

Mais . . . quoi ! tu étois comme moi rêveur , inquiet ? Il te manquoit quelque chose ?

MYRTIL.

Il me manquoit Zilla Depuis long-temps je cherche l'occasion de te découvrir mon cœur, & de savoir

ZILLA.

Mais je suis aussi ignorante que toi. Comment ferons-nous ?

MYRTIL.

Puisque cela est ainsi, écoute, ma Bergere Comme nous ne sentons en nous cet embarras que quand nous sommes séparés, quittons-nous le moins que nous pourrons . . . Peut-être apprendrons-nous dans la suite le moyen de remédier ma chere Zilla, es-tu de mon avis ?

ZILLA.

Je crois que tu as raison.

Myrtil & Zilla apprirent bientôt que leur mal étoit l'amour ; mais alors, ils ne songerent plus à la guérison.

L'OISEAU.

L'OISEAU.

MÉLIDOR fit présent à sa Bergere d'un jeune oiseau, à qui il avoit appris à répéter ces mots : *Flora, je t'aime ! Mélidor t'aime, Flora !* L'oiseau, distrait par le transport, fut long-tems sans rien dire : mais il venoit de son Berger ; Flora plaça la cage dans le lieu où elle prenoit son repos. Qu'elle fut agréablement réveillée, lorsqu'au premier instant de l'aurore, elle entendit la voix de Mélidor dans le chant de son élève ! Elle l'en aima davantage, & chercha même les moyens de lui en témoigner sa reconnoissance. Elle imagina un petit stratagème, pour lui donner un nouveau prix.

Un jour elle aborde Mélidor, & lui dit d'un air qui paroissoit fâché : « reprends » l'oiseau que tu m'as donné ; je ne veux plus » t'avoir aucune obligation ». Elle pose la cage aux pieds du Berger, & s'en va. Le Berger stupéfait ne revient à lui que pour s'aban-

donner à la douleur qui ne dura pas long-temps. L'oiseau, docile aux leçons de ses différens maîtres, lui fit entendre ces douces paroles : *Mélidor, je t'aime ! Flora t'aime, Mélidor.*

On se doute de quelle manière se fit le raccommodement de ce couple ingénieux à s'aimer.

L'AMOUR MÉDIATEUR.

Deux sentiers de roses, après un long circuit, venoient se joindre & ne formoient plus qu'un seul chemin.

Les trois Grâces d'un côté, de l'autre les neuf Muses se trouverent toutes ensemble à la réunion des deux routes fleuries, & se disputèrent le pas.

Les filles de Jupiter faisoient valoir leur origine; les sœurs de l'Amour, leur parenté: on s'échauffoit de part & d'autre; les mots piquans, les reproches indiscrets, voloient de bouche en bouche: lorsqu'un Berger avec sa Bergere vinrent s'offrir devant nos belles rivales. L'Amour conduisoit le jeune couple. « Notre frere (s'écrierent aussitôt les filles de Vénus) » va » terminer notre différent ». — Très-volontiers! (reprirent les sœurs d'Apollon), il » est aussi notre ami. — Eh bien! mes amies, » mes sœurs! vous m'êtes également cheres: » vous m'avez gagné ces deux cœurs; votre

» pouvoir est le même; vous devez donc marcher
» aussi d'un pas égal. Vous êtes toutes de la
» même famille . . . pourquoi vous séparer ?
» vous y perdriez . . . Grâces, qui vous ren-
» droit immortelles ? Muses, qui vous ren-
» droit aimables ? »

LE SONGE VÉRITABLE.

IL étoit l'heure de midi : Florine dormoit. Sylvandre l'apperçut, n'osa troubler son sommeil ; mais ne put s'empêcher de lui dérober un léger baiser.

Les deux amans se virent le lendemain dans le même tems. Sylvandre, toujours mécontent, reprochoit à Florine qu'elle ne l'aimoit pas autant que lui. « Je t'ai cependant tous jours présent à l'esprit (repliqua la Bergere) ; « jusque dans mes songes je pense à » toi ; je te vois ; je te parle : souvent je fais » davantage. Hier encore , presque à la même » heure , je rêvois que tu me donnois un » baiser . . . Alors , tu ne pensois peut-être » guere à Florine ».

Sylvandre sourit, avoua son larcin de la veille ; & Florine, par mille baisers, expia ses injustes soupçons.



LE TOMBEAU.

ATÉ & ZÉLIS, les bras entrelacés, erroient çà & là sans dessein, tandis que leurs chiens vigilans veilloient pour eux à leurs troupeaux. Tout occupés de leur amour, ils pénétrèrent, sans y penser, dans une allée sombre, au fond de laquelle étoit un tombeau, couronné de cyprès. On y lisoit ces vers :

Pleurez deux Amans malheureux ?

Vous pouvez l'être un jour comme eux.

« Deux amans malheureux ! s'écria Zélis :
 » deux amans malheureux ! reprit Até. Hélas !
 (se dirent-ils alternativement) » quand on
 » s'aime devoit-on mourir ? L'autre vie peut-
 » elle être plus douce que celle que l'on passe
 » à s'aimer Ah ! chere Zélis ! Ah ! cher
 » Até ! nos cœurs brûlans d'amour devien-
 » dront donc aussi une froide poussiere ! Placés
 » l'un auprès de l'autre , nous ferons insen-

» sibles ! nous ne nous aimerons plus ! Ah !
 » les amans devoient être immortels
 » Fuyons ! Fuyons ! ».

Et ils quitterent le monument en pleurant.

Note de l'Éditeur. Qu'on nous permette de consacrer ici quelques vers à la mémoire d'une Personne digne de tous les regrets des cœurs sensibles & honnêtes.

E P I T A P H E

*De Mlle. M. L. Constance R-n ,
 morte le 2 Février 1782.*

Roses & lis , croissez sur cette terre
 Où gît le corps d'une jeune Beauté
 Qui mourut vierge . . . à cent moyens de plaire
 Elle joignit des trésors de bonté :
 Elle eut les mœurs d'une Bergere ;
 Et son cœur sensible , ingénu
 Ne goûta , dans sa vie entière ,
 Que les plaisirs de la Vertu.

LE BAISER D'AMOUR.

JUVENILE.

AH! Berger! Berger!

PALEMON.

Que me veux-tu? Comme tu parois joyeux!
Je ne t'ai jamais vu comme cela.

JUVENILE.

C'est pour la première fois aussi; mais j'espère que ce ne sera pas pour la dernière.

PALEMON.

Explique-toi.

JUVENILE.

Tu as plus d'expérience que moi?

PALEMON.

Sans doute, ayant trois fois le nombre de
tes années.

JUVENILE.

Explique-moi donc ce que je viens d'éprouver. Je vais te peindre la situation nou-

velle où je me suis trouvé, il n'y a qu'un instant... Tu sçais que j'ai une amie, la jeune & belle Ama? ...

P A L E M O N, *en souriant.*

Oui, une amie.

J U V E N I L E.

Sans doute, une amie! Ecoute-moi donc!... Nous nous sommes rendus à l'endroit convenu entre nous. Ma Bergere s'assied sur une petite hauteur couverte d'un gazon fleuri, & ombragée d'une couronne de rosiers. Moi, j'étois un peu plus bas, à ses pieds.

P A L E M O N.

Votre position respective n'étoit pas indifférente.

J U V E N I L E.

Ecoute-moi donc! ...

D'abord nous nous sommes parlé beaucoup: deux amis ont toujours tant de choses à se dire; & tu devines aisément le sujet de notre entretien... Mais on ne peut pas toujours

parler : nos yeux y suppléerent ; & ce silence, je crois, n'étoit pas moins expressif. On ne peut pas non plus se regarder toujours.... Ama laisse tomber négligemment sa main ; je la prends, la serre dans les miennes, & la presse contre mon cœur. Ama, vaincue sans doute par la chaleur du jour, se soutenoit à peine ; je lui tendis les bras & la reçus sur mon sein palpitant. Ses yeux, auparavant si vifs, devinrent alors de plus en plus languissans : ils se fixerent sur les miens & se troublèrent encore davantage. Sa tête défaillante se pencha peu-à-peu, & s'appuya enfin sur moi. Je sentis sur ma joue enflammée la sienne aussi brûlante. Par un mouvement, sans doute involontaire....

P A L E M O N, en souriant.

Sans doute....

J U V E N I L E.

Tu m'interromps toujours.... Nos levres se rapprochent, se touchent. Notre haleine de feu se confond... & nos deux bouches, vive-

ment pressées, n'en font plus qu'une... O mon ami! quel moment! Je ne voyois, je n'entendois, je ne sentois plus... Ama me dit, en nous quittant, qu'elle avoit éprouvé la même ivresse... Palemon, t'es-tu jamais trouvé dans pareille situation?

P A L E M O N.

Oui! & plus d'une fois... Il ne m'en reste plus que le souvenir.

J U V E N I L E.

Et... comment appelle-t-on cela?

P A L E M O N.

Un baiser.

J U V E N I L E.

Tu te trompes, cette fois, Berger! Cela doit avoir un autre nom, un nom plus... J'ai embrassé souvent ma mere, mes sœurs, toi-même, mon ami! & je n'ai jamais ressenti un plaisir aussi vif... Cependant j'ai beaucoup de tendresse pour mes parens & pour toi.

PALEMON.

Oui! ... Mais tu n'en a pas autant que pour
Ama.

JUVENILE.

Il n'y a donc point de nom pour exprimer..

PALEMON.

Eh bien! appellons cela un *Baiser d'amour*.

DIALOGUE

ENTRE UNE BERGERE ET UN ENFANT.

LA BERGERE (*à part*).

QUEL est cet enfant? il excite ma curiosité

L'ENFANT (*à part*).

Voilà une Bergere qui m'examine beaucoup.

LA BERGERE.

Quel est ton maître ?

L'ENFANT.

Je n'en ai point.

LA BERGERE.

Tes parens ?

L'ENFANT.

Je suis le seul de ma famille.

LA BERGERE.

Quel âge as-tu ?

L'ENFANT.

Toujours enfant.

LA BERGERE.

Où loges-tu ?

L'ENFANT.

Dans le cœur.

LA BERGERE.

D'où viens-tu ?

L'ENFANT.

De ma demeure.

LA BERGERE.

Où vas-tu ?

L'ENFANT.

J'y retourne.

LA BERGERE.

Qu'y fais-tu ?

L'ENFANT.

Des heureux.

LA BERGÈRE.

Quelle est ta Patrie?

L'ENFANT.

L'Univers.

LA BERGÈRE.

Et ton nom?

L'ENFANT.

L'AMOUR.

L'HOMME JUSTE.

PENDANT une belle soirée d'automne, le vieillard Lyfandre, assis devant sa cabane exposée au couchant, jouissoit encore une fois des derniers rayons du soleil, devenu comme lui plus foible & moins ardent.

De tems en tems il levoit les yeux vers le ciel & lui demandoit un terme à sa vie aussi paisible que le déclin de son âge. Quelques momens après, le spectacle de la Nature lui faisoit oublier le grand nombre de ses années : pour la quatre-vingt-dixieme fois il la voyoit subir les changemens des saisons. Lyfandre l'avoit toujours vue & admirée ; Lyfandre la voyoit & l'admiroit encore : la Nature est si belle !

Pressentant qu'il en jouissoit pour la dernière fois, il demeura long-tems dans une pieuse extase. Tout doucement & sans en être vu, Philandre, l'aîné de tous ses enfans, s'étoit approché derrière lui. Il respecta d'abord le silence

éloquent du vénérable vieillard ; mais le respect céda bientôt à l'amour. Le fils se précipite dans les bras de son pere , qui s'écrie : « Si je finissois ma vie en ce moment , mon » dernier jour seroit un jour heureux ». Ils s'embrassent de nouveau, & il reprend : « mon » fils, je t'ai promis depuis long-tems un cantique , *le Cantique du Juste*. L'heure pour laquelle je te le réservoirs est je crois arrivée ; » Philandre, tu m'entends peut-être pour la » dernière fois . . . ma voix est foible ; mais » elle aura toujours assez de force pour un » sujet si beau ».

Et il chanta ainsi :

Qu'il est doux d'être vertueux !

La vie de l'homme juste se passe aussi paisiblement que les eaux tranquilles du ruisseau pur s'écoulent avec lenteur à travers la prairie. Comme elles , le juste laisse après lui l'abondance & la félicité ! Comme elles , on le desire on le chérit , on le regrette.

Qu'il est doux d'être vertueux !

M 3

La nature veille en tout tems sur l'homme juste. Elle préside à sa naissance & lui donne des parens aussi sages que tendres, qui prennent soin de sa jeunesse & le forment à la vertu. Dans peu il devient robuste comme eux. Le premier usage de ses forces est d'en aider ses parens déjà débiles ; il voudroit leur rendre tout ce qu'il en a reçu. Mais bientôt la nature parle à son cœur : il sent le besoin d'une compagne. Une digne amante vient s'offrir à ses innocens désirs. Le plus tendre amour les captive bientôt dans les plus doux liens. Une aimable & nombreuse postérité est le fruit d'un si saint hymen : ils font leur bonheur de celui de leurs enfans, pour en mériter dans la suite un juste retour. Les années se multiplient : Ces vertueux époux se courbent peu-à-peu sous leurs poids ; enfin ils y succombent : regretés des leurs, contents d'eux, ils meurent comme ils ont vécu.

Qu'il est doux d'être vertueux !

Les infortunés bénissent l'homme juste ;

ses compatriotes l'aiment; l'étranger l'estime. Les plaisirs les plus doux se rassemblent tous sous son humble toit. Les propos gais, les jeux innocens charment ses loisirs, couronnent ses repas & le disposent à de nouveaux travaux: & pour compléter son bonheur, l'Amitié, la tendre Amitié, s'assied à sa table.

Qu'il est doux d'être vertueux!

Pour l'homme juste l'aurore est toujours belle, le jour toujours serein, la nature toujours dans son printems. Le réveil de l'homme juste est le signal du bonheur; ses momens sont tous remplis: l'infortuné les compte presque tous pour lui. La nuit ne surprend pas le juste avant d'avoir profité du jour: le doux sommeil vient alors fermer ses paupieres; il dort & ne craint pas d'être réveillé au bruit des remords. La paix est la compagne de l'innocence: le calme de la nuit n'est pas plus profond que celui de son cœur..

Qu'il est doux d'être vertueux!

Le méchant, il est vrai, partage avec le

juste la lumière du jour : la nuit étend ses voiles paisibles sur l'un comme sur l'autre. Sur l'un & sur l'autre la Nature répand ses bienfaits : mais qu'elle discerne cependant bien la vertu du vice ! Ces mêmes présens de la bonne nature, qui font le bonheur du juste qui fait en jouir, sont une source de maux pour le méchant qui en abuse. La liqueur vermeille de Bacchus donne à l'homme sobre les forces qu'elle ôte à l'homme intempérant.

Qu'il est doux d'être vertueux !

Quelquefois aussi des nuages sombres viennent obscurcir les beaux jours de l'homme juste : ses plaisirs sont quelquefois traversés de peines. Mais c'est une ingénieuse précaution de la Nature, pour lui faire mieux sentir le prix du bonheur. Quelque revers qu'il lui arrive, il conserve toujours un bon cœur, un esprit droit, une belle ame. Une voix consolante lui crie sans cesse : Ne crains rien ; tu es juste.

Qu'il est doux d'être vertueux !

La nature aime le juste : elle lui accorde une heureuse enfance, une belle jeunesse, une vieilleſſe amie. Elle lui donne des parens ſages, une épouſe chaſte, de tendres enfans, de vrais amis ; une ſanté parfaite, une terre fertile, une vie fortunée, une mort conſolante. Le juſte eſt heureux fils, heureux époux, heureux ami.

Qu'il eſt doux d'être vertueux !

« Mais des larmes coulent de tes yeux,
 » mon fils ! (reprit le vieillard en l'em-
 brassant). » J'aime à te voir ſenſible à
 » cette image ! Sois donc toujours juſte,
 » & tu ſeras toujours heureux. Cherche à
 » faire le bien, tu trouveras le bonheur ».

Ce furent les dernières paroles de Lyſandre. Il ignoroit que la Mort, placée derrière lui depuis quelques inſtans, n'avoit oſé par ſa préſence interrompre une ſcène auſſi touchante. A peine le vieillard eut-il fini qu'elle

s'offre à ses regards. Lyfandre la vit sans effroi ; il l'attendoit sans crainte. Il embrasse encore une fois Philandre. La mort saisit cet instant , le frappe..... & l'ame du pere passa dans celle de son fils.

FIN.

T A B L E

DES CONTES PASTORAUX.

P R É F A C E de l'Éditeur ,	5
L e R e l i q u a i r e ,	9
L e s d e u x V o y a g e u s e s ,	13
L a L a n t e r n e m a g i q u e ,	19
L a C e i n t u r e d e s G r â c e s ,	23
L a L u n e t t e d ' a p p r o c h e ,	27
L a d o u b l e P r i e r e e x a u c é e ,	32
L e s d e u x R i v a u x ,	39
L a M i l i c e ,	45
L a T a i l l e ,	50
L e B a n q u e t d e s V i e r g e s ,	58
L ' A r b r e d e N o c e s ,	62
T a b l e a u d ' u n e m a t i n é e c h a m p ê t r e , ou la N a i s s a n c e d ' u n f i l s ,	66
L ' h e u r e u x B e r g e r ,	71
L a C i n q u a n t a i n e ,	74
L e p a u v r e P h i l e n e ,	78
L a F l û t e ,	89
L ' A m o u r d é l i c a t ,	98

<i>Le Bâton Pastoral ,</i>	98
<i>La Double Surprise ,</i>	100
<i>Le Pouvoir de l'Amour ,</i>	102
<i>Portrait de celle que j'aime ,</i>	110
<i>L'Amante sans le savoir ,</i>	114
<i>L'Oiseau ,</i>	121
<i>L'Amour médiateur ,</i>	123
<i>Le Songe véritable ,</i>	125
<i>Le Tombeau ,</i>	126
<i>Le Baiser d'Amour ,</i>	128
<i>Dialogue entre une Bergere & un Enfant ;</i>	133
<i>L'Homme Juste ,</i>	136



20	20		
	20		
	<u>20</u>	20	
	20	20	20
	20	20	20
	20	20	20
	20	20	20
	20	20	20
	20	20	20

30
20
 000 -
 0000
 10

920571

100

